



00

D



Ac 106 1/2





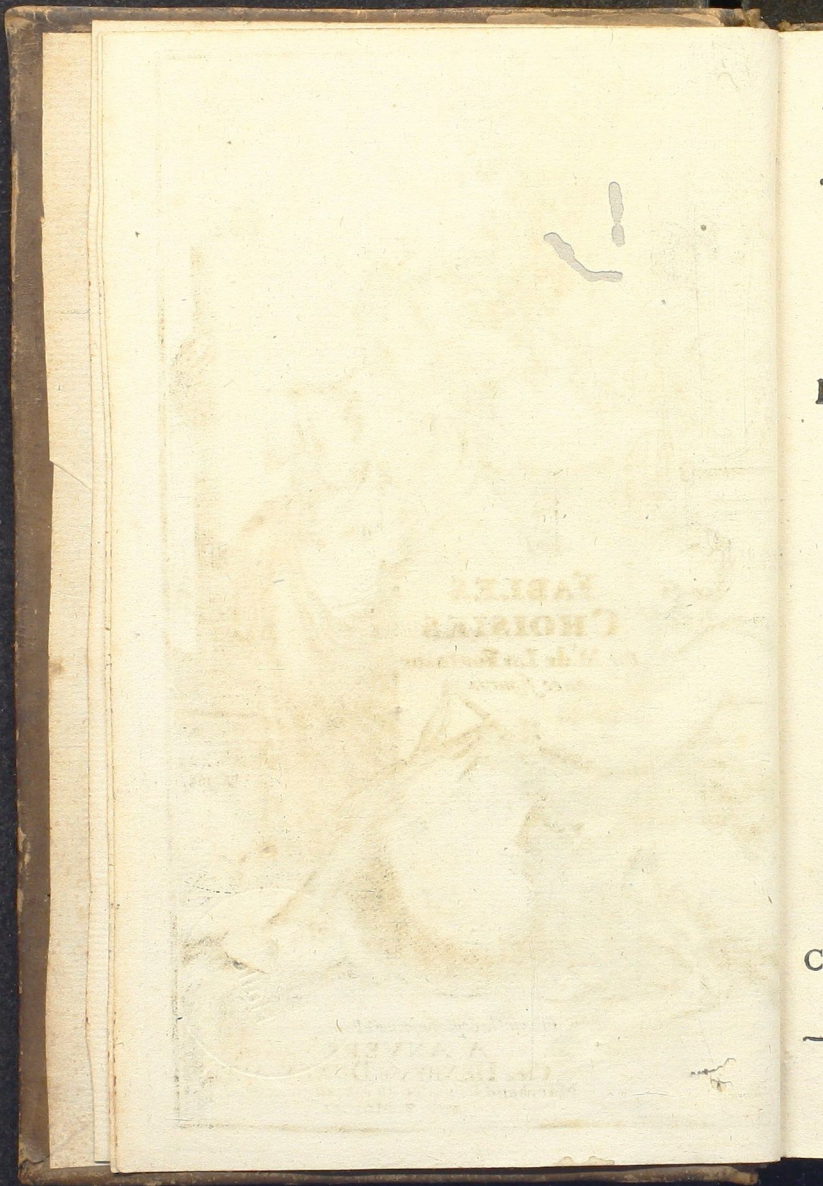


**FABLES
CHOISIES**

*Par M. de La Fontaine
avec figures*

Suivant la Copie imprimée à Paris, et se vendent
A ANVERS.
Chez **HENRY VAN DUNEWALT**
Marchand Libraire au Marché aux Oeufs
aux 3. Moines.





FABLES CHOISIES.

MISES EN VERS
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE ,

*Et par luy reveües , corrigées &
augmentées de nouveau.*

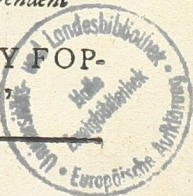
PREMIERE PARTIE.



Suivant la Copie imprimé à Paris, & se vendent

A ANVERS,
Chez la Veuve de BARTHELEMY FOP-
PENS, au Marché aux Oeufs,
aux trois Moines.

M. DC. LXXXIX.





L 121,





A

MONSEIGNEUR

LE

DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

*S'il y a quelque chose d'ingenieux dans la Re-
publique des Lettres, on peut dire que c'est la ma-
niere dont Esope a debité sa Morale. Il seroit ve-
ritablement à souhaiter que d'autres mains que les
miennes yeussent ajouté les ornemens de la Poë-
sie; puisque le plus sage des Anciens à jugé qu'ils
n'y étoient pas inutiles. J'ose, MONSEI-
GNEUR, vous en presenter quelques Essais.
C'est un Entretien convenable à vos premieres*

* 3

an^e

EPISTRE.

années. Vous êtes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes ; mais en même tems vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des reflexions serieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puerille, je le confesse, mais ces puerilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point, MONSIEUR, que vous ne regardiez favorablement des Inventions si utiles, & tout ensemble si agréables : car, que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les Sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un Art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son Ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, & luy apprend à se connoître, sans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est un Adresse dont s'est servi tres-heureusement celui sur lequel sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des Instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un Prince sache. Nous esperons beaucoup de cette Conduite ; mais à dire la vérité, il y a des choses dont nous esperons infiniment davantage. Ce sont, MONSIEUR, les qualitez que nôtre Invincible

E P I S T R E.

cible Monarque vous a données avec la Naissance : c'est l'Exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands Desseins ; quand vous le considerez qu'il regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remuë pour le detourner de son entreprise ; quand il penetre dès sa premiere démarche jusques dans le cœur d'une Province où l'on trouve à chaque par des Barrières insurmontables, & qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lors que le repos & les plaisirs regnent dans les Cours des autres Princes ; quand non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des Elemens ; & quand au retour de cette Expedition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste ; avoüez le vrai, **MONSEIGNEUR**, vous soupierez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le tems où vous pourrez vous declarer son Rival dans l'amour de cette divine Maîtresse. Vous ne l'attendez pas, **MONSEIGNEUR**, vous le prevenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquietudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, & de grandeur d'ame que vous faites paroître à tous les momens. Certainement c'est une joye bien sensible à nôtre

Monar-

EPISTRE.

Monarque , mais c'est une spectacle bien agreable pour l'Univers , que d'avoir ainsi croitre une jeune Plante , qui couvrira un jour de son ombre tant de Peuples & de Nations. Je devois m'étendre sur ce sujet ; mais comme le dessein que j'ay de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer , je me hâte de venir aux Fables , & n'ajouterai aux veritez que je vous ai dites que celle-ci : C'est , MON SEIGNEUR , que je suis avec un Zele respectueux.

Votre tres-humble , tres-obeissant , & tres-fidelle serviteur,

DE LA FONTAINE.

PRE-



P R E F A C E.



L'Indulgence que l'on a eüe pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'esperer la même grace pour ce Recueil. Ce n'est pas qu'un des Maîtres de nôtre Eloquence n'ait des-approuvé le dessein de les mettre en Vers. Il a creu que leur principal ornement est de n'en avoir aucun, que d'ailleurs la contrainte de la Poësie jointe à la severité de nôtre Langue m'embrassoient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la plûpart de ces Recits la breveté qu'on peut fort bien appeller l'ame du conte, puisque sans elle il faut necessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sçauroit partir que d'un homme d'excellent goût: je demanderois seulement qu'il en relâchast quelque peu, & qu'il crût que les Graces Lacedemoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ay entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à consequence pour moy, mais sur celui des Modernes. C'est de tout tems, & chez tous les peuples qui font profession de Poësie, que le Parnasse a jugé ceci de son Appanage. A peine les Fables qu'on attribüe à Esope virent le jour, que Socrate trouva à

* 5

pro-

P R E F A C E.

propos de les habiler des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agreable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette Preface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'execution de l'Arrêt à cause de certaines Fêtes. Cebes l'alla voir le jour de sa mort Socrate lui dit que les Dieux l'avoient averti plusieurs fois pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la Musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que songe signifioit : car comme la Musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? il faloit qu'il y eut du mystere là-dessous ; d'autant plus que les Dieux ne se laissoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces Fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la Musique & la Poësie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la dernière qu'il s'agissoit : Il n'y a point de bonne Poësie sans Harmonie ; mais il n'y en a point non plus sans fiction ; & Socrate ne fa voit que dire la verité. Enfin il avoit trouvé un temperament. C'étoit de choisir les Fables qui continssent quelque chose de veritable, telles que sont celles d'Esopé. Il employa donc à les mettre en Vers les derniers momens de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait consideré comme sœurs, la Poësie & nos Fables. Phedre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment ; & par l'excellence de son Ouvrage nous pouvons juger de celui du Prince des Philosophes. Après Phedre, Avienus a traité le même sujet. Enfin les Modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non-seulement chez les Etrangers ; mais chez nous. Il est vrai que lors que nos gens y ont travaillé, la Langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considerer que comme

me

P R E F A C E.

me Etrangers. Cela ne m'a point detourné de mon Entreprise ; au contraire, je me suis flaté de l'esperance que si je ne courois dans cette Carriere avec succez, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naitre à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matiere soit épuisée, qu'il reste encore plus de Fables à mettre en Vers, que je n'en ay mis. J'ay choisi veritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles. Mais outre que je puis m'être trompé dans mon choy, il ne sera pas difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ay choisies ; & si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation ; soit que ma temerité ait été heureuse, & que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aye seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein ; quant à l'execution, le Public en fera juge. On ne trouvera pas ici l'élegance ni l'extrême breveté, qui rendent Phedre recommandable ; ce sont qualitez au dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai crû qu'il falloit en recompense égayer l'Ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la Langue Latine n'en demandoit pas davantage ; & si l'on y veut prendre garde, on reconnoitra dans cet Auteur le vrai Caractere & le vrai Genie de Terence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont euës, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc falu se recompenser d'ailleurs ; c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse que Quintilien dit qu'on

P R E F A C E.

qu'on ne sçauroit trop égayer les Narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison ; c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ay pourtant considéré que ces Fables étant sçûes de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui. On veut de la nouveauté & de la gayeté. Je n'appelle pas gayeté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agreable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet Ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité & par sa matiere. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'Apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs peronnages de l'Antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choisissant pour leur servir de Pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne fais comme ils n'ont point fait descendre du Ciel ces mêmes Fables, & comme ils ne leur ont point assigné un Dieu qui en eût la Direction, ainsi qu'à la Poësie & à l'Eloquence. Ce que je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement ; puisque s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du Paganisme, nous voyons que la Verité a parlé aux hommes par Paraboles ; & la Parole elle-même autre chose que l'Apologue ; c'est-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'insinuë avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il est plus commun & plus familier. Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la Sageffe, nous fourniroit un sujet d'excuse ; il n'y en a point quand des Abeilles & des Fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banny Homere

P R E F A C E.

mere de sa Republique, y a donné à Esope une place tres-honorable. Il souhaite que les enfans succent ces Fables avec le lait : il recommande aux Nourrices de les leur apprendre ; car on ne sçauroit s'accoutumer de trop bonne-heure à la sagesse & à la vertu : Plûtôt que d'être reduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifferentes au bien ou au mal. Or quelle methode y peut contribuër plus utilement que ces Fables ? Dites à un enfant que Crassus allant contre les Parthes, s'engagea dans leur País sans considerer comment il en sortiroit : que cela le fit perir lui & son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant, que le Renard & le Bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif : que le Renard en sortit s'étant servi des épaules & des cornes de son Camarade comme d'une échelle : au contraire le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, & par consequent il faut considerer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant, ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alleguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles Badineries. Ces Badineries ne sont telles qu'en apparence, car dans le fonds elles portent un sens tres-solide. Et comme par la definition du Point, de la Ligne, de la Surface, & par d'autres principes tres-familiers nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le Ciel & la Terre; de même aussi par les raisonnemens, & consequences que l'on peut tirer de ces Fables on se forme le jugement & les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

El-

P R E F A C E.

Elles ne font pas seulement Morales ; elles donnent encore d'autres connoissances. Les proprietés des Animaux , & leurs divers Caractères y sont exprimés ; par conséquent les nôtres aussi , puis-que nous sommes l'abregé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les creatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme , il prit la qualité dominante de chaque Bête. De ces pieces si différentes il composa notre espece , il fit cet Ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainsi ces Fables sont un Tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous representent , confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données , & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus dans le monde , ils n'en connoissent pas encore les habitans , ils ne se connoissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'est qu'un Lion , un Renard , ainsi du reste ; pourquoy l'on compare quelquefois un homme à ce Renard ou à ce Lion. C'est à quoy les Fables travaillent : les premières Notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ay déjà passé la longueur ordinaire des Prefaces ; cependant je n'ay pas encore rendu raison de la conduite de mon Ouvrage. L'Apologue est composé de deux parties , dont on peut appeler l'une le Corps , l'autre l'Ame. Le Corps est la Fable , l'Ame la Moralité. Aristote n'admet dans la Fable que les Animaux ; il en exclut les hommes & les Plantes. Cette Regle est moins de necessité que de bienfiance , puis-que ni Esope , ni Phedre , ni aucun des Fabulistes ni l'a gardée ; tout au contraire de la Moralité dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de la faire , ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pû entrer

avec

P R E F A C E.

avec grace, & où il est aisé au Lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît. C'est la grande règle, & pour ainsi dire la seule. Je n'y donc pas creu que ce fut un crime de passer par-dessus les anciennes Coûtumes, lors que je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Esopé la Fable étoit contée simplement, la Moralité séparée, & toujours en suite. Phéde est venu qui ne s'est pas assujetti à cet Ordre: il embellit la Narration, & transporte quelquefois la Moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important. C'est Horace qui nous le donne. Cet Auteur ne veut pas qu'un Ecrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusques là: il abandonne les choses dont-il voit bien qu'il ne sauroit rien faire de bon.

Et quæ

Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ay fait à l'égard de quelques Moralitez, du succès desquelles je n'y pas bien esperé.

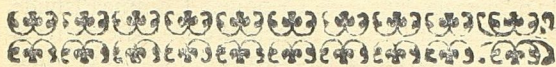
Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esopé. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour Fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet Auteur a voulu donner à son Heros un Caractere, & des aventures qui répondissent à ses Fables. Cela m'a paru d'abord specieux; mais j'ay trouvé à la fin peu de certitude en cette Critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus & Esopé: on y trouve trop de niaiseries: & qui est le Sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été serieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le Caractere que Planude donne

P R E F A C E.

à Esope, est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept-Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, & qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept-Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la posterité dans ce Traite-là, lui qui fait profession d'être véritable par tout ailleurs, & de conserver à chacun son Caractere. Quand cela seroit, je ne sçau-rois que mentir sur la foi d'autrui ; me croira-t-on mois que si je m'arrête à la mienne ? car ce que je puis est de composer un tissu de mes Conjectures, lequel j'intituleraï, Vie d'Esope. Quelque vrai-semblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; & Fable pour Fable, le Lecteur preferera toujourns celle de Planude à la mienne.



LA



L A V I E

D' E S O P E

LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homere & d'Esopé. A peine même fait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, veu que l'Histoire ne rejette pas des choses moins agreables & moins necessaires que celle-là. Tant de destructeurs de Nations, tant de Princes sans merite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularitez de leur vie, & nous ignorons les plus importantes de celles d'Esopé & d'Homere, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux merité des Siecles suivans. Car Homere n'est pas seulement le Pere des Dieux, c'est aussi celui des bons Poètes. Quant à Esopé, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Grece s'est tant vantée; lui qui enseignoit la veritable Sageffe, & qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des Definitions & des Regles. On a veritablement recuilli les vies de ces deux grands Hommes; mais la plûpart des Savans les tiennent toutes deux fabuleuses; particulierement celle que Planude a écrite. Pour moi je n'ai pas voulu

**

lu

LA

L A V I E

lu m'engager dans cette Critique. Comme Planude vivoit dans un siecle où la memoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas être encore éteinte, j'ay crû qu'il favoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croiance je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esope que ce qui m'a semblé trop puerile, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bien-seance.

Esope étoit Phrygien, d'un Bourg appelé Amorium. Il nâquit vers la cinquante septième Olympiade, quelques deux cens ans après la fondation de Rome. On ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle : car en le doïant d'un tres-bel esprit, elle le fit naître difforme & laid de visage, ayant à peine figure d'homme ; jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces defauts, quand il n'auroit pas été de condition à être Esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste son ame se maintint toujours libre, & indépendante de la fortune. Le premier Maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre ; soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si desagréable. Or il arriva que ce Maître étant allé voir sa maison des champs, un Païsan luy donna des Figues : il les trouva belles, & les fit ferrer fort soigneusement, donnant ordre à son Sommelier appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hazard voulut qu'Esope eut affaire dans le logis. Aussi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, & mangea les Figues avec quelques-uns de ses Camarades ; puis ils rejeterent cette friponnerie sur Esope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit begue, & paroïssoit idiot : Les châtimens dont les Anciens usoient envers leurs Esclaves, étoient fort cruels, & cette faute tres-punissable. Le pauvre E-

sope

D'ESOP E.

Esope se jetta aux pieds de son Maître ; & se faisant entendre du mieux qu'il pût, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on fursît de quelques momens sa punition. Cette grace lui aiant été accordée, il alla querir de l'eau tiede, la bût en presence de son Seigneur, se mit les doigts dans la bouche ; & ce qui s'ensuivit ; sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligéât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas crû qu'une telle invention pût partir d'Esope. Agathopus & ses Camarades ne parurent point étonnez. Ils bûrent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, & de mettre en évidence les Figues toutes cruës encore, & toutes vermeilles. Par ce moien Esope se garantit ; ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise & pour leur méchanceté. Le lendemain après que leur Maître fut parti, & le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques Voyageurs égarez (aucuns disent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prièrent au nom de Jupiter Hospitalier qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la Ville. Esope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis leur aiant présenté une legere collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au Ciel, & prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans recompense. A peine Esope les eut quittez, que le chaud & la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que le fortune étoit debout devant luy, qui luy délioit la langue, & par même moien lui faisoit present de cet art dont on peut dire qu'il est l'Auteur. Réjoüi de cette avan-

ture

* * 2

L A V I E

ture il s'éveilla en sursaut ; & en s'éveillant. Qu'est ceci ? dit-il, ma voix est devenuë libre ; je prononce bien un râteau, une charuë, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de Maître. Car comme un certain Zenas qui étoit la en qualité d'Oeconome, & qui avoit l'œil sur les Esclaves, en eut batu un outrageusement pour une faute qui ne le meritoit pas, Esope ne put s'empêcher de le reprendre ; & le menaça que ses mauvais traitemens seroient sçus ; Zenas pour le prevenir, & pour se vanger de lui, alla dire au Maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison : que le Phrygien avoit recouvré la parole ; mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphemer, & à médire de leur Seigneur. Le Maître le crût, & passa bien plus avant, car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zenas de retour aux champs, un Marchand l'alla trouver, & lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque Bête de somme. Non pas cela, dit Zenas, je n'en ai pas le pouvoir ; mais je te vendrai si tu veux un de nos Esclaves. Là-dessus ayant fait venir Esope, le Marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? On le prendroit pour un Outre. Dès que le Marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappella, & lui dit : Achete-moi hardiment : je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la Bête. Cette raillerie plût au Marchand. Il acheta nôtre Phrygien trois oboles, & dit en riant : Les Dieux soient loiez ; je n'ay pas fait grande acquisition à la verité ; aussi n'ay-je pas déboursé grand argent. Entre-autres denrées, ce Marchand trafiquoit d'Esclaves. Si bien qu'allant à Ephese pour se defaire de
ceux

D'ESOPPE.

ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur employ & selon leurs forces. Esope pria que l'on eut égard à sa taille; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, luy repartirent ses Camarades. Esope se picqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le Panier au pain; C'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crût qu'il l'avoit fait par bêtise: mais dès la dinée le Panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, & de même le lendemain; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirez. Quant au Marchand, il se desit de tous ses Esclaves à la reserve d'un Grammairien, d'un Chantre, & d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise. Esope au contraire ne fut vêtu que d'un sac, & placé entre ses deux Compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se presenterent; entre autres un Philosophe appelé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils savoient faire: Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en falut peu qu'on ne prit la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le Marchand fit son Chantre mille oboles, son Grammairien trois mille, & en cas que l'on achetât l'un des deux il devoit donner Esope par dessus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples luy conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de

L A V I E

si bonne grace : on en feroit un épouvantail : il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, & fit prix d'Esope à soixante oboles. Il luy demanda devant que de l'acheter, à quoi il luy soit propre, comme il l'avoit demandé à ses Camarades. Esope répondit, à rien, puis que les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les Commis de la Doüane remirent genereusement à Xantus le sol pour livre, & lui en donnerent quittance sans rien payer. Xantus avoit une femme de goût assez délicat, & à qui toutes fortes de gens ne plaisoient pas, si bien que de lui aller presenter serieusement son nouvel Esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colere, & se faire môquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie ; & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune Esclave le plus beau du monde & le mieux fait. Sur cette nouvelle les filles qui servoient sa femme se penserent battre à qui l'auroit pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cry. La Maitresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'un luy amenoit un tel Monstre : qu'il y avoit long-tems que le Philosophe se laissoit d'elle. De parole en parole le differend s'échauffa, jusqu'à tel point que la femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, & Esope par son esprit, que les choses s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel Esclave. Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître à la vivacité de son esprit : car quoi qu'on puisse juger par là de son Caractere, elles sont de trop peu de consequence pour en informer la posterité. Voici seulement un échantillon

tillon

D'ESOPE.

tillon de son bon sens & de l'ignorance de son Maître. Celui-ci alla chez un Jardinier se choisir luy-même une salade. Les herbes cueillies, le Jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la Philosophie aussi-bien que le Jardinage. C'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coûtume de faire quand on est court. Esope se mit à rire; & ayant tiré son Maître à part, il lui conseilla de dire à ce Jardinier qu'il luy avoit fait une réponse ainsi generale, parce que la question n'étoit pas digne de luy; il le laissoit donc avec son garçon, qui aiséement le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du Jardin, Esope compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari en épouseroit un second qui auroit aussi des enfans d'une autre femme: Sa nouvelle Epouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui reservoit toute sa tendresse & tous ses bien-faits pour les siennes seules, elle étoit marâtre des unes, & mere passionnée des autres. Le Jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui étoit dans son Jardin. Il arriva quelque tems après un grand differend entre le Philosophe & sa Femme. Le Philosophe étant de festin mit à part quelques friandises, & dit à Esope, Va porter ceci à ma bonne Amie. Esope l'alla donner à une petite Chienne qui étoit les delices de son Maître. Xantus de retour ne manqua pas de demander des nouvelles de son Present, & si on l'avoit trou-

L A V I E.

vé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : On fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus qui ne cherchoit qu'un pretexte pour le faire battre, luy demanda s'il ne luy avoit pas dit expressément : Va-t-en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Esope répondit là-dessus que la bonne amie n'étoit pas la femme qui pour la moindre parole menaçoit de faire un divorce, c'étoit la Chienne qui enduroit tout, & qui revenoit faire caresses après qu'on l'avoit battu. Le Philosophe demeura court ; mais sa femme entra dans une telle colere, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prieres y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier comme pour une nôce considerable, & fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa Maistresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprests Esope lui dit, que son Maître ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussitôt que la Dame sçeut cette nouvelle, elle retourna chez son Mari par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pieces à son Maître, & tous les jours se fauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au Philosophe de le confondre. Un certain jour de marché, Xantus qui avoit dessein de régaler quelques-uns de ses Amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, & rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soy-même le Phrygien, à specifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discretion d'un Esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sausses, l'Entrée, le Second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les Conviez loüerent d'abord le choix de ce Mets, à la fin

il

D'ESOP E.

ils'en dégoûterent. Ne t'ay-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? Et qu'y a-t-il de meilleur que la Langue? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la Clef des Sciences; l'Organe de la verité & de la raison. Par elle on bâtit les Villes, & on les police; on instruit; on persuade, on regne dans les Assemblées; on s'acquite du premier de tous les devoirs qui est de louer les Dieux. Et bien (dit Xantus qui prétendoit l'attraper) achete moy demain ce qui est de pire: ces mêmes personnes viendront chez moy, & je veux diversifier. Le lendemain Esope ne fit servir que le même Mets, disant que la Langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la Mere de tous débats, la Nourrice des procez, la source des divisions & des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'Organe de la Verité, c'est aussi celui de l'Erreur, & qui pis est de la Calomnie. Par elle on détruit les Villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les Dieux, de l'autre elle profere des Blasphêmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que veritablement ce Valet luy étoit fort necessaire; car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philosophe. De-quoi vous mettez vous en peine? reprit Esope. Et trouve moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. Esope alla le lendemain sur la place; & voyant un Païsan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifférence d'une statuë, il amena ce Païsan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans fouci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel Hôte. La Païsan la laissa faire, quoi qu'il sçut fort bien qu'il ne meritoit pas cét honneur; mais il disoit en luy-même: C'est peut-être la coûtume d'en user

L A V I E

ainsi. On le fit asséoir au haut bout ; il prit sa place sans ceremonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son Cusnier : rien ne luy plaisoit ; ce qui étoit doux il le trouvoit trop salé ; & ce qui étoit trop salé il le trouvoit doux. L'homme sans souci le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au Dessert on mit sur la table un Gateau que la femme du Philosophe avoit fait : Xantus le trouva mauvais ; quoi qu'il fut tres-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aye jamais mangée : il faut brûler l'Ouvriere ; car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le Païsan ; je m'en vais querir ma femme ; on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait desarçonna le Philosophe, & luy ôta l'esperance de jamais attraper le Phrygien. Or ce n'étoit pas seulement avec son Maître qu'Esope trouvoit occasion de rire & de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : Il rencontra en chemin le Magistrat qui luy demanda où il alloit. Soit qu'Esope fut distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le Magistrat tenant à mépris & irreverence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les Huiffiers le conduisoient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ay tres-bien répondu ? Savois-je qu'on me feroit aller où je vas ? Le Magistrat le fit relâcher ; & trouva Xantus heureux d'avoir un Esclave si plein d'esprit. Xantus de sa part voioit par là de quelle importance il luy étoit de ne point affranchir Esope, & combien la possession d'un tel Esclave luy faisoit d'honneur. Même un jour faisant la débauche avec ses disciples, Esope qui les servoit : vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi-bien au Maître qu'aux Ecoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrez ; le premier de volupté, le second d'yvrognerie, le troisième de fureur.

D'ESOP E.

fureur. On se moqua de son observation, & on conti-
 nua de vuidier les pots. Xantus s'en donna jusqu'à per-
 dre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la Mer. Cela
 fit rire la compagnie. Xantus sôutint ce qu'il avoit dit,
 gagea sa maison qu'il boiroit la Mer toute entiere, &
 pour assurance de la gageure il déposa l'anneau qu'il
 avoit au doigt. Le jour suivant, que les vapeurs de
 Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement
 surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit
 fort cher. Esope lui dit qu'il étoit perdu, & que sa-
 maison l'étoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite.
 Voilà le Philosophe bien alarmé. Il pria Esope de luy
 enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci. Quand
 le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la ga-
 geure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au
 rivage de la Mer pour être témoin de la honte du Phi-
 losophe. Celui de ses Disciples qui avoit gagé contre
 lui triomphoit déjà. Xantus dit à l'Assemblée: Mes-
 sieurs, j'ay gagé véritablement que je boirois toute la
 Mer, mais non pas les Fleuves qui entrent dedans:
 C'est pourquoy que celui qui a gagé contre moi dé-
 tourne leurs cours; & puis je feray ce que je me suis
 vanté de faire. Chacun admira l'expedient que Xan-
 tus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mau-
 vais pas. Le Disciple confessa qu'il étoit vaincu, &
 demanda pardon à son Maître. Xantus fut reconduit
 jusqu'en son logis avec acclamations. Pour recompen-
 se Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa,
 & dit que le tems de l'affranchir n'étoit pas encore
 venu: si toute fois les Dieux l'ordonnoient ainsi, il y
 consentoit; partant qu'il prit garde au premier présa-
 ge qu'il auroit étant sorti du logis: s'il étoit heu-
 reux, & que par exemple deux Corneilles se pre-
 sentassent à sa veuë, la liberté lui seroit donnée: s'il
 n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être
Escla-

L A V I E

Esclave. Esope fortit aussi-tôt. Son Maître étoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine nôtre Phrygien fut hors, qu'il apperceut deux Corneilles qui s'abatirent sur le plus haut. Il en alla avertir son Maître, qui voulut voir luy-même s'il disoit vray. Tandis que Xantus venoit, l'une des Corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Esope : qu'on lui donne les écrivieres. L'ordre fut executé. Pendant le supplice du pauvre. Esope on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Helas ! s'écria Esope, les presages sont bien menteurs ! moi qui ay veu deux Corneilles je suis battu : mon Maître qui n'en a veu qu'une est prié de nôces. Ce mot plût tellement à Xantus qu'il commanda qu'on cessât de foïetter Esope : mais quant à la liberté, il ne se pouvoit résoudre à la lui donner ; encore qu'il la luy promit en diverses occasions. Un jour ils se promenoient tous deux parmi des vieux monumens, considerant avec beaucoup de plaisir les Inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperceut une qu'il ne put entendre, quoi qu'il demeurât longtems à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premieres lettres de certains mots. Le Philosophe avoüa ingenuement que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un Tresor par le moyen de ces lettres, luy dit Esope, quelle recompense auray-je ? Xantus lui promit la liberté, & la moitié du Tresor. Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette Colonne nous en rencontrerons un. En effet ils le trouverent, après avoir creusé quelque peu dans terre. Le Philosophe fut sommé de tenir parole ; mais il reculoit toujours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres : ce me sera un autre tresor plus precieux que celuy lequel nous avons trouvé. On

les

D'ESOPPE.

les a ici gravées, poursuit Esope, comme étant les premières lettres de ces mots ἀποβας βήματα &c. c'est-à-dire. *Si vous reculez quatre pas, & que vous creusiez, vous trouveriez un Tresor.* Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toy : n'espere donc pas que je t'affranchisse. Et moi, repliqua Esope, je vous denonceray au Roy Denys: car c'est à lui que le Tresor appartient, & ces même lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le Philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prit sa part de l'argent & qu'il n'en dît mot, déquoy Esope déclara ne luy avoir aucune obligation, ces lettres aiant été choisies de telle maniere qu'elles enfermoient un triple sens & signifioient encore, *En vous en allant vous partagerez le Tresor que vous aurez rencontré.* Des qu'ils furent de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, & que l'on lui mît les fers aux pieds de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Helas ! s'écria Esope, est-ce ainsi que les Philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. Sa prediétion se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un Aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux deliberations du Conseil) & le fit tomber au sein d'un Esclave. Le Philosophe fut consulté là-dessus, & comme étant Philosophe, & comme étant un des premiers de la Republique. Il demanda tems, & eut recours à son Oracle ordinaire, c'étoit Esope. Celui-ci luy conseilla de le produire en public; parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son Maître; sinon il n'y auroit que l'Esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, & le fit monter à la Tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire, personne ne s'imagina qu'il pût rien par-

L A V I E

partir de raisonnable d'un homme fait de cette maniere. Esope leur dit qu'il ne falloit pas considerer la forme du vase , mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crierent qu'il dit donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce Prodiges. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La fortune, disoit-il, avoit mis un debat de gloire entre le Maître & l'Esclave; si l'esclave disoit mal il seroit battu; s'il disoit mieux que le Maître, il seroit battu encore. Aussi-tôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le Philosophe résista long-tems. A la fin le Prevôt de ville le menaça de le faire de son office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme Magistrat; de façon que le Philosophe fut obligé de d'onner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étoient manacez de servitude par ce Prodiges; & que l'Aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un Roi puissant qui vouloit les assujettir. Peu de tems après Cresus Roi des Lydiens fit denoncer à cieux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obeît. Esope leur dit que la Fortune presentoit deux chemins aux hommes; l'un de liberté rude & épineux au commencement, mais dans la suite très-agreable; l'autre d'Esclavage dont les commencemens étoient plus aisez, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambassadeur de Cresus avec peu de satisfaction. Cresus se mit en état de les attaquer. L'Ambassadeur lui dit que tant qu'ils auroient Esope avec eux il auroit peine à les reduire à ses volontez, veu la confiance qu'ils avoient au bon sens du Personnage. Cresus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livroient. Les principaux de la Ville trouverent ces conditions avan- tageu-

tag
trop
Le
tant
paix
Qu
étra
soie
ren
avo
Cre
éta
Qu
ve
voi
s'é
me
tor
il a
elle
ne
rez
me
n'a
off
no
les
Ph
Ro
qu
pr
s'e
ap
dit
s'e

D'ESOPE.

tageuses, & ne crûrent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'acheteroient aux dépens d'Esopé. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que les Loups & les Brebis aiant fait un traité de paix, celles-cy donnerent leurs Chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les Loups les étranglerent avec moins de peine, qu'ils ne faisoient. Cet Apologue fit son effet: les Samiens prirent une deliberation toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esopé voulut toutefois aller vers Cresus, & dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du Roy que s'il demouroit à Samos. Quand Cresus le vit, il s'étonna qu'une si chétive creature luy eut été un si grand obstacle. Quoy! voilà celuy qui fait qu'on s'oppose à mes volontez! s'écria-t-il. Esopé se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des Sauterelles, dit-il: une Cigale luy tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuër comme il avoit fait les Sauterelles. Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme: je ne ronge point vos bleds; je ne vous procure aucun dommage: vous ne trouverez en moy que la voix, dont je me fers fort innocemment. Grand Roi, je ressemble à cette Cigale; je n'ay que la voix, & ne m'en suis point servi pour vous offenser. Cresus touché d'admiration & de pitié, non seulement luy pardonna; mais il laissa en repos les Samiens à sa consideration. En ce tems-là le Phrygien composa ses Fables, lesquelles il laissa au Roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens qui decernerent à Esopé de grands honneurs. Il luy prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin il se mit en grand credit près de Lycerus Roi de Babilone. Les Rois d'alors s'envoioient les uns aux autres des Problèmes à sou-

dre

L A V I E

dre sur toutes sortes de matieres , à condition de se payer une espee de tribut ou d'amende , selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées : en quoi Lycerus assisté d'Esope avoit toujours l'avantage , & se rendoit illustre parmi les autres , soit à résoudre , soit à proposer. Cependant nôtre Phrygien se maria , & ne pouvant avoir d'enfans , il adopta un jeune homme d'extraction noble , appellé Ennus. Ceu-luy-cy paya d'ingratitude , & fut si méchant que d'offer souiller le lit de son bien-faiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Esope , il le chassa. L'autre afin de s'en venger contrefit des lettres par lesquelles il sembloit qu'Esope eut intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycerus. Lycerus persuadé par le cachet & par la signature de ces lettres , commanda à un de ses Officiers nommé Hermippus, que sans chercher de plus grandes preuves il fit mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus étant ami du Phrygien luy sauva la vie , & à l'insceu de tout le monde le nourrit long-tems dans un Sepulchre , jusqu'à ce que Nectenabo Roi d'Egypte sur le bruit de la mort d'Esope crût à l'avenir rendre Lycerus son tributaire. Il osa le provoquer , & le désia de luy envoyer des Architectes qui sceussent bâtir une Tour en l'air , & par même moyen un homme prêt à répondre à toutes sortes de question. Lycerus ayant leu les lettres , & les ayant communiquées aux plus habiles de son Etat , chacun d'eux demeura court ; ce qui fit que le Roy regreta Esope ; quand Hermippus luy dit qu'il n'étoit pas mort , & le fit venir. Le Phrygien fut tres-bien reçu , se justifia , & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roy d'Egypte , il n'en fit que rire , & manda qu'il enverroit au Printems les Architectes & le Répondant à toutes sortes de questions. Lycerus remit Esope en possession de tous ses biens , & luy

D'ESOPE.

luy fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le receut comme son enfant, & pour toute punition luy recommanda d'honorer les Dieux & son Prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant luy confier son secret: parler peu, & chasser de chez soi les Babillards; ne se point laisser abattre aux mal-heurs; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; sur tout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soy-même. Ennus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Esope, comme d'un trait qui luy auroit pénétré le cœur, mourut peu de tems après. Pour revenir au défi de Nestenabo, Esope choisit des Aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire:) il les fit dis-je instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel étoit un jeune enfant. Le Printems venu, ils s'en alla en Egypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Nestenabo, qui sur le bruit de sa mort avoit envoyé l'Enigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, & ne se fut jamais engagé dans un tel défi contre Lycerus; s'il eut crû Esope vivant. Il luy demanda s'il avoit amené les Architectes & le Répondant. Esope dit, que le Répondant étoit luy-même; & qu'il feroit voir les Architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les Aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Esope à Nestenabo, je vous ay trouvé les Ouvriers, fournissez-leur des matériaux. Nestenabo avoua que Lycerus étoit le vainqueur. Il pro-

posa

L A V I E

posa toutefois cecy à Esope. J'ay des cauales en Egypte qui conçoivent au hannissement des Chevaux qui sont devers Babylone: Qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; & retourne qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat, & de le mener folietant par les ruës. Les Egyptiens qui adorent cét Animal se trouverent extrêmement scandalisez du traitement que l'on luy faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent se plaindre au Roy. On fit venir en sa presence le Phrygien. Ne sçavez-vous pas, luy dit le Roy, que cet Animal est un de nos Dieux? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus, reprit Esope: car la nuit dernière il luy a étranglé un Coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le Roy; comment seroit-il possible que ce chat eut fait en si peu de tems un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos Jumens entendent de si loin nos Chevaux hannir, & conçoivent pour les entendre? En suite de cela le Roy fit venir d'Heliopolis certains personnages d'esprit subtil, & savans en questions Enigmatiques. Il leur fit un grand Regal où le Phrygien fut invité. Pendant le Repas ils proposerent à Esope diverses choses; celle-ci entr'autres. Il y a un grand Temple qui est appuyé sur une Colonne entourée de douze Villes, & autour de ces Arcboutans se promenant l'une après l'autre deux Femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfans de notre pais. Le Temple est le Monde, la Colonne l'An, les Villes ce sont les Mois, & les Arcboutans les Jours, autour desquels se promenant alternativement le Jour & la Nuit. Le lendemain Nestenabo assembla tous ses amis.

D'ESOPE.

amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycerus remporte le prix, & que j'aye la confusion pour mon partage; Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fit des questions des choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une Cedula par laquelle Neectenabo confessoit de devoir deux mille talens à Lycerus. La Cedula fut mise entre les mains de Neectenabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrit, les amis du Prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eût ouverte, Neectenabo s'écria: Voilà la plus grande fausseté du monde: Je vous en prens à témoin tous tant que vous êtes. Il est vray, repartirent ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ay donc satisfait à vôtre demande, reprit Esope. Neectenabo le renvoya comblé de presens, tant pour luy que pour son maître. Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut Esclave avec Rhodopé, celle-là qui des liberalitez de ses amans fit élever une des trois Pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration: c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art. Esope à son retour dans Babylone fut reçu de Lycerus avec de grandes demonstrations de joye & de bien-veillance: ce Roy luy fit ériger une statuë. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycerus où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Grece encore une fois. Lycerus ne le laissa point partir sans embrassemens & sans larmes, & sans le faire promettre sur les Autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de luy. Entre les Villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils

L A V I E

ne luy rendirent point d'honneurs. Esope piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde. On s' imagine de loïn que c'est quelque chose de considerable, de prés on trouve que ce n'est rien. La comparaison luy coûta cher. Les Delphiens en conceurent une telle haine, & un si violent desir de vengeance (outré qu'ils craignoient d'être décriez par luy) qu'ils resolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrez, pretendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol & de sacrilege, & qu'ils le condamneroient à la mort. Comme il fut sorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accuserent d'avoir dérobé leur Vase. Esope le nia avec des sermens: on chercha dans son équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empescha point qu'on ne le traitât comme un criminel infame. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans des cahots, puis condamné à être precipité. Rien ne luy servit de se défendre avec ses armes ordinaires, & de raconter des Apologues; les Delphiens s'en moquerent. La Grenouille, leur dit-il, avoit invité le Rat à la venir voir, afin de luy faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux Rat résista quelque peu de tems. Pendant qu'il se debattoit sur l'eau, un Oyseau de proye l'apperceut, fondit sur luy, & l'ayant enlevé avec la Grenouille qui ne se put détacher, il se repût de l'un & de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera: je periray; mais vous perirez aussi. Comme on le conduisoit au supplice; il trouva moyen de s'échaper, & entra dans une petite Chapelle dediée à

Apol-

D'ESOPÉ.

Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet Asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite Chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite seure, non pas même dans les Temples: il vous arrivera la même chose qu'à l'Aigle, laquelle nonobstant les prieres dit l'Escarbot enleva un Lievre qui s'étoit réfugié chez luy: La generation de l'Aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens peu touchez de tous ces Exemples, le precipiterent. Peu de tems après sa mort une peste tres-violente exerça sur eux les ravages: Ils demanderent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, & satisfaire aux Manes d'Esopé. Aussi-tôt une Pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit; Les hommes vengerent aussi la mort de leur Sage. La Grece envoya des Commissaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuse.

F I N.

F A.



F A B L E S

C H O I S I E S .

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.



Le chante les Heros dont Esope est le Pere.
Troupe de qui l'Histoire, encor que men-
songere,
Contient des veritez qui servent de leçons.
Tout parle en mon Ouvrage, & même
les Poissons.

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.

A

Je

2 FABLES CHOISIES.

Je me fers d' Animaux pour instruire les Hommes.
ILLUSTRE REJETTON D'UN PRINCE aimé des Cieux
Sur qui le Monde entier a maintenant les yeux,
Et qui faisant fléchir les plus superbes Têtes,
Contera désormais ses jours par ses Conquêtes :
Quelqu' autre te dira d' une plus forte voix
Les faits de tes Ayeux & les vertus des Rois.
Je vais t' entretenir de moindres Aventures,
Tetracer en ces vers de legeres Peintures.
Et si de t' agréer je n' emporte le prix,
J' aurai du moins l' honneur de l' avoir entrepris.



LIVRE



LIVRE PREMIER.

FABLE I.

La Cigale & la Fourmi.

LA Cigale ayant chanté
 Tout l'Été,
 Se trouva fort dépourvéü.
 Quand la bize fut venuë.
 Pas un seul petit morceau
 De mouche ou de vermisseau.
 Elle alla crier famine.
 Chez la Fourmi sa voisine;

A 2

La

FABLES CHOISIES.

La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous payray, lui dit-elle,
Avant l'Oust, foi d'animal,
Interêt & principal.
La Fourmi n'est pas préteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au tems chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit & jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
Vous chantiez, j'en suis fort aise
Et bien, dansez maintenant.





I I.

Le Corbeau & le Renard.

Mâître Corbeau sur un arbre perché
 Tenoit en son bec un fromage.
 Maître Renard par l'odeur alleché
 Lui tint à peu près ce langage.
 Et bon jour, Monsieur du Corbeau.
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
 Sans mentir si vôtre ramage
 Se rapporte à vôtre plumage,
 Vous êtes le Phenix des hôtes de ces bois.
 A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joye :
 Et pour montrer sa belle voix ,

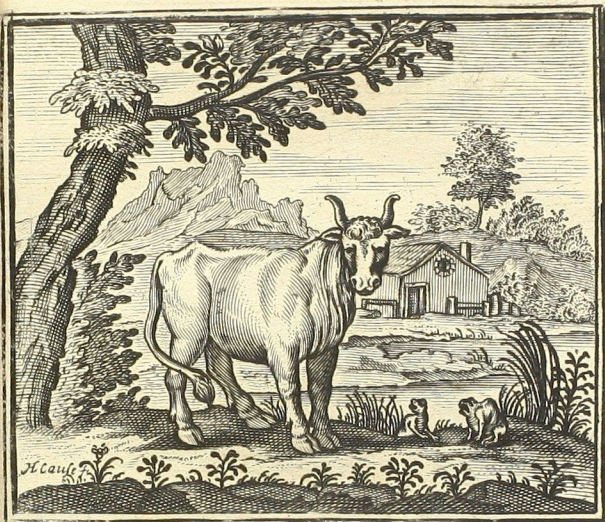
A 3

II

6 FABLES CHOISIES.

Il ouvre un large bec , laissa tomber sa proye.
Le Renard s'en faisit , & dit ; Mon bon Monsieur ,
Apprenez que tout flateur
Vit aux dépens de celuy qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.





III.

*La Grenouille qui se veut faire aussi
grosse que le Bœuf.*

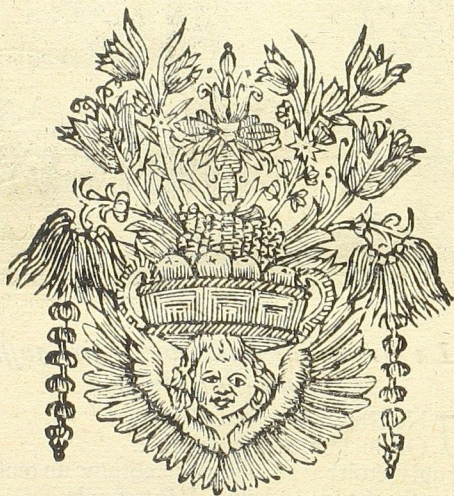
UNe Grenouille vid un Bœuf,
 Qui lui sembla de belle taille.
 Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
 Envieuse s'étend, & s'enfle, & se travaille,
 Pour égaler l'animal en grosseur ;
 Difant, Regardez bien ma sœur,
 Est-ce assez ? dites-moy, N'y suis-je point encore ?
 Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voila ?
 Vous n'en approchez point. La chetive pecore
 S'enfla si bien qu'elle creva.

A 4

Lc

8 FABLES CHOISIES

Le monde est plein de gens qui ne font pas plus sage :
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Sei-
gneurs ;
Tout petit Prince a des Ambassadeurs ;
Tout Marquis veut avoir des Pages.





IV.

Les deux Mulets.

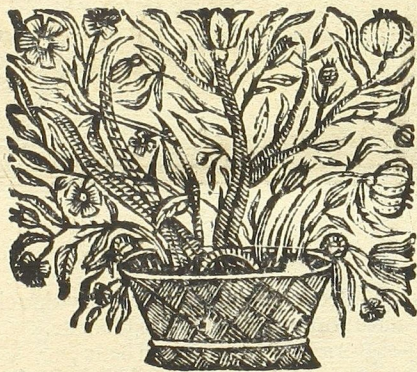
Deux Mulets cheminoient ; l'un d'avoine chargé :
 L'autre portant l'argent de la Gabelle.
 Celui-ci glorieux d'une charge si belle,
 N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
 Il marchoit d'un pas relevé,
 Et faisoit sonner sa sonnette :
 Quand l'ennemi se presentant,
 Comme il en vouloit à l'argent,
 Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
 Le faisit au frein, & l'arrête,
 Le Mulet en se défendant

A 5

Se

10 FABLES CHOISIES.

Se sent percer de coups, il gemit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce mulet qui me suit, du danger se retire,
Et moi j'y tombe & je peris.
Ami, luy dit son camarade,
Il n'est pas toujourns bon d'avoir un haut emploi.
Si tu n'avois servi qu'un Meunier, comme moi,
Tu ne ferois pas si malade.





V.

Le Loup & le Chien.

UN Loup n'avoit que les os & la peau ;
 Tant les Chiens faisoient bonne garde.
 Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
 Gras , poli , qui s'étoit fourvoyé par mégarde.

L'attaquer , le mettre en quartiers ,
 Sire Loup l'eut fait volontiers.

Mais il falloit livrer bataille ;

Et le Mâtin étoit de taille

A se défendre hardiment.

Le Loup donc l'aborde humblement ,

Entre en propos , & lui fait compliment

Sur

12 FABLES CHOISIES.

Sur son embonpoint qu'il admire :
Il ne tiendra qu'à vous , beau Sire,
D'être aussi gras que moi , lui repartit le Chien.
Quittez les bois , vous ferez bien :
Vos pareils y sont miserables ,
Cancres , haïres , & pauvres Diabes ,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? Rien d'assuré : point de franche lipée ;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi ; vous aurez un bien meilleur destin.
Le Loup reprit , Que me faudra-t-il faire ?
Presque rien , dit le Chien , donner la chasse aux gens
Portans bâtons , & mendiens ;
Flater ceux du logis ; à son Maître complaire ;
Moyennant quoi vôtre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons ;
Os de poulets , Os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse.
Le Loup déjà se forge une félicité.
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vit le col du Chien pelé.
Qu'est-ce là ? lui dit-il. Rien. Quoi rien ? Peu de chose.
Mais encor ? Le colier dont je suis attaché.
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché ? dit le Loup vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toujours , mais qu'importe ?
Il importe si bien , que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte :
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor.
Cela dit Maître Loup s'enfuit , & court encor.



VI.

*La Genisse, la Chevre, & la Brebis ;
en Societé avec le Lion.*

LA Genisse, la Chevre, & leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion Seigneur du voisinage,
Firent societé, dit-on, au tems jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les laqs de la Chevre un Cerf se trouva pris.
Vers ses affociez aussi-tot elle envoie.
eux venus, le Lion par ses ongles conta.
Et dit, Nous sommes quatre à partager la proye ;
Puis en autant de parts le Cers il dépeça :
Prit pour lui la premiere en qualité de Sire ;

Elle

14 FABLES CHOISIES.

Elle doit être à moi , dit-il , & la raison ,
C'est que je m'appelle Lion ,
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit échoir encor :
Ce droit , vous le sçavez , c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je pretens la troisiéme.
Si quelqu'une de vous touche à la quatriéme ,
Je l'étranglerai tout d'abord.





VII.

La Besace.

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma gran-
deur.

Si dans son composé quelqu'un trouve à redire
Il peut le declarer sans peur :

Je mettrai remede à la chose.

Venez Singe , parlez le premier , & pour cause.

Voyez ces animaux : faites comparaison

De leurs beautez avec les vôtres.

Etes-vous satisfait ? Moy , dit-il , pourquoi non ?

N'ay-je pas quatre piés aussi bien que les autres ?

Mon

16 FABLES CHOISIES.

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché.
 Mais pour mon frere l'Ours, on ne l'a qu'ébauché.
 Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
 L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
 Tant s'en faut; de sa forme il se loüa tres-fort;
 Glosa sur l'Elephant: dit qu'on pourroit encor
 Ajoûter à sa queue, ôter à ses oreilles:
 Que c'étoit une masse informe & sans beauté.
 L'Elephant étant écouté,
 Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles.
 Il jugea qu'à son appetit,
 Dame Baleine étoit trop grosse.
 Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
 Se croyant pour elle un colosse.
 Jupin les renvoya s'étant censurés tous:
 Du reste content d'eux; mais parmi les plus fous
 Nôtre espece excella; car tout ce que nous sommes,
 Lix envers nos pareils, & Taupes envers nous,
 Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres
 hommes!
 On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
 Le fabriquant souverain
 Nous crea Befaciers tous de même maniere,
 Tant ceux du tems passé que du tems d'aujourd'huy.
 Il fit pour nos défaux la poche de derriere,
 Et celle de devant pour les defaux d'autrui.





VIII.

L'Hirondelle & les petits Oyseaux.

UN Hirondele en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup
veu

Peut avoir beaucoup retenu.

Celle-ci prevoioit jusqu'aux moindres orages,

Et devant qu'ils fussent éclos

Les annonçoit aux Matelots.

Il arriva qu'au tems que la chanvre se seme

Elle vit un Manant en couvrir maints fillons.

Ceci ne me plait pas, dit-elle aux Oisillons,

Je vous plains: Car pour moi, dans ce peril extrême

B

Je

18 FABLES CHOISIES.

Je ſçaurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?

Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand fera vôtre ruine.
Delà naîtront engins à vous enveloper,
Et la çets pour vous attraper ;
Enfin mainte & mainte machine
Qui causera dans la faïſon

Vôtre mort ou vôtre priſon.

Gare la cage ou le chaudron.
C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle ;
Mangez ce grain, & croyez-moi.
Les Oyſeaux ſe moquerent d'elle :

Ils trouvoient aux champs trop dequoi.
Quand la cheneviere fut verte,
L'Hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain ;
Ou ſoyez ſeurs de vôtre perte.

Prophete demal-heur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudroit mille perſonnes

Pour éplucher tout ce canton.

La chanvre étant tout à fait creüë,
L'Hirondelle ajoûta : Ceci ne va pas bien :
Mauvaiſe graine eſt tôt venuë.

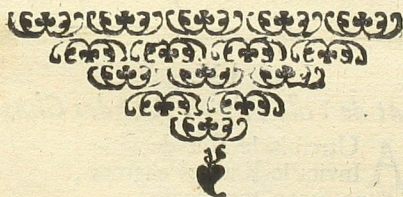
Mais puisſque juſqu'ici l'on ne m'a cruë en rien ;

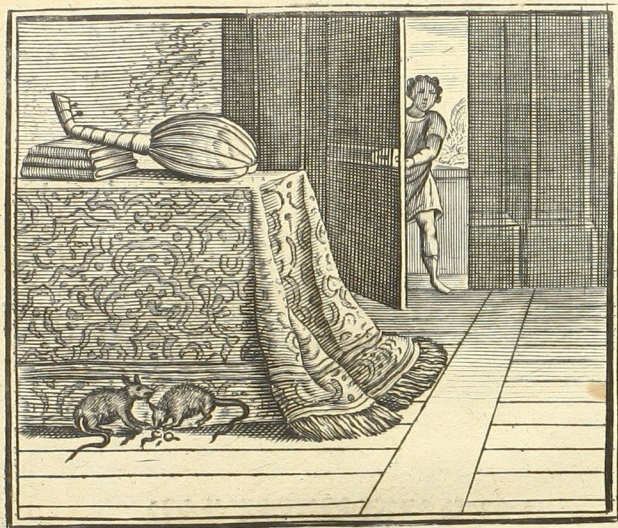
Dés que vous verrez que la terre
Sera couverte, & qu'à leurs bleds
Les gens n'étant plus occupez
Feront aux oiſillons la guerre ;
Quand regingletes & rezeaux
Attraperont petits oiſeaux ;
Ne volez plus de place en place :

Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le Canard, la Gruë, & la Becaffe.

Mais

Mais vous n'êtes pas en état
De passer comme nous les deserts & les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes.
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit seur :
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oisillons las de l'entendre,
Se mirent à jazer aussi confusement,
Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oisillon se vit esclave retenu.
Nous n'écoutons distincts que ceux qui sont les nô-
tres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.





IX.

Le Rat de Ville, & le Rat des Champs.

A Utrefois le Rat de ville
 Invita le Rat des champs,
 D'une façon fort civile,
 A des reliefs d'Ortolans.
 Sur un Tapis de Turquie
 Le couvert se trouva mis.
 Je laissè à penser la vie
 Que firent ces deux amis.
 Le regal fut fort honnête:
 Rien ne manquoit au festin;
 Mais quelqu'un troubla la fête

Pen-

Pendant qu'ils étoient en train.
A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le fuit,
Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussi-tot :
Et le Citadin de dire,
Achevons tout nôtre rot.
C'est assez, dit le Rustique ;
Demain vous viendrez chez moi :
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Roi.
Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc : si du plaisir
Que la crainte peut corrompre.



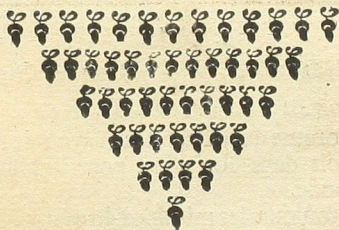


X.
Le Loup & l'Agneau.

LA raison du plus fort est toujours la meilleure.
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.
 Un Agneau se defaleroit
 Dans le courant d'une onde pure.
 Un Loup survient à jeun qui cherchoit aventure,
 Et que la faim en ces lieux attiroit.
 Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ;
 Dit cet animal plein de rage :
 Tu seras châtié de ta temerité.
 Sire, répond l'Agneau, que vôtre Majesté
 Ne se mette pas en colere ;

Mais

Mais plutôt quelle considère
 Que je me vas defalterant
 Dans le courant,
 Plus de vingt pas au dessous d'Elle;
 Et que par consequent en aucune façon
 Je ne puis troubler sa boisson.
 Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
 Et je sçais que de moi tu médis l'an passé.
 Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
 Reprit l'Agneau, je tete encor ma mere.
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frere:
 Je n'en ay point. C'est donc quelqu'un des tiens:
 Car vous ne m'épargnez guere
 Vous, vos bergers, & vos chiens.
 On me l'a dit: il faut que je me venge.
 Là dessus au fond des forêts
 Le Loup l'emporte, & puis le mange,
 Sans autre forme de procez.





XI.

*L'Homme, & son Image. Pour
M. L. D. D. L. R.*

UN homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux,
Passoit dans son esprit pour le plus beau du
monde.

Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde,
Afin de le guerir, le sort officieux
Presentoit par tout à ses yeux
Les Conseillers muets dont se servent nos Dames;
Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux ceintures des femmes.

Que

Que fait nôtre Narcisse ? il se va confiner
 Aux lieux les plus cachez qu'il peut s'imaginer ,
 N'osant plus des miroirs éprouver l'avanture :
 Mais un canal formé par une source pure
 Se trouve en ces lieux écartez.

Il s'y voit : il se fache : & ses yeux irritez
 Pensent appercevoir une chimere vaine.
 Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.

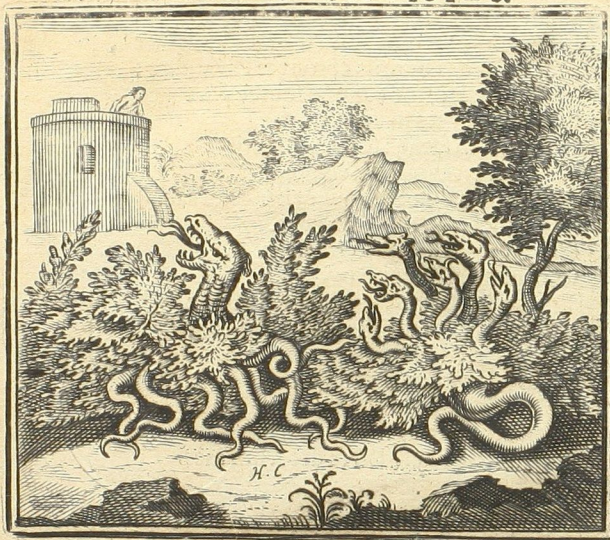
Mais quoi , le canal est si beau
 Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.

Je parle à tous ; & cette erreur extrême
 Est un mal que chacun se plait d'entretenir.
 Nôtre ame c'est cét Homme amoureux de lui-même.
 Tant de Miroirs ce sont les sottices d'autrui ;
 Miroirs de nos defaux les Peintres legitimes.

Et quant au Canal , c'est celui
 Que chacun sçait , le Livre des Maximes.





XII.

*Le Dragon à plusieurs têtes, & le
Dragon à plusieurs queue's.*

UN envoyé du Grand Seigneur
Préferoit, dit l'Histoire, un jour chez l'Empe-
reur

Les forces de son Maître à celles de l'Empire.

Un Alleman se mit à dire:

Nôtre Prince a des dépendans

Qui de leur Chef sont si puissans,

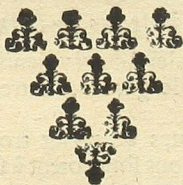
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.

Le Chiaoux homme de sens

Lui dit : Je sçais par renommée

Ce

Ce que chaque Eleſteur peut de monde fournir ;
 Et cela me fait ſouvenir
 D'une aventure étrange , & qui pourtant eſt vraye.
 J'étois en un lieu ſeur , lors que je vis paſſer
 Les cent têtes d'un Hydre au travers d'une haye.
 Mon ſang commence à ſe glacer ,
 Et je crois qu'à moins on s'effraye.
 Je n'en eus toutefois que la peur ſans le mal.
 Jamais le corps de l'animal
 Ne pût venir vers moi , ni trouver d'ouverture.
 Je révois à cette aventure ,
 Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un ſeul chef ,
 Et bien plus d'une queue , à paſſer ſe preſente.
 Me voilà ſaiſi derechef
 D'étonnement & d'épouvante.
 Ce chef paſſe , & le corps & chaque queue auſſi.
 Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.
 Je ſouſtien qu'il en eſt ainſi
 De vôtre Empereur & du nôtre.





XIII.

Les Voleurs & l'Ane.

Pour un Ane enlevé deux voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder ; l'autre le vouloit vendre.

Tandis que coups de poing trottoient ,
Et que nos champions songeoient à se défendre.

Arrive un troisième larron ,
Que saisit Maître Aliboron.

L'Âne c'est quelquefois une pauvre Province.

Les Voleurs sont tel & tel Prince ;

Comme le Transsilvain , le Turc , & le Hongrois.

Au

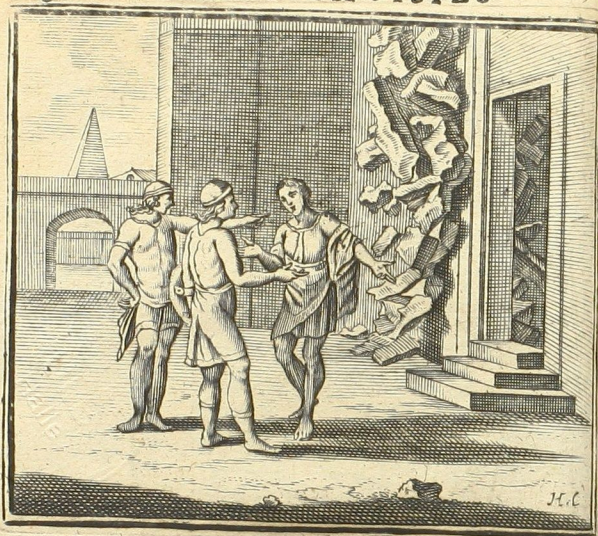
Au lieu de deux j'en ay rencontré trois :

Il est assez de cette marchandise.

De nul d'eux n'est souvent la Province conquise.

Un quart Voleur survient qui les accorde net,
En se saisissant du Baudet.





XIV.

Simonide preservé par les Dieux.

ON ne peut trop louer trois sortes de personnes,
 Les Dieux, sa Maîtresse, & son Roy.
 Malherbe le disoit : j'y souscris quant à moi
 Ce sont maximes toujours bonnes
 La louange chatouille, & gagne les esprits.
 Les faveurs d'une belle en font souvent le prix.
 Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.
 Simonide avoit entrepris
 L'Eloge d'un Athlete, & la chose essayée
 Il trouva son sujet plein de recits tout nus.
 Les parens de l'Athlete étoient gens inconnus,

Son

Son pere un bon bourgeois, lui sans autre merite ;

Matiere infertile & petite.

Le Poëte d'abord parla de son Heros.

Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire ;

Il se jette à côté ; se met sur le propos

De Castor & Pollux ; ne manque pas d'écrire

Que leur exemple étoit aux luteurs glorieux ;

Eleve leurs combats, spécifiant les lieux

Où ces freres s'étoient signalez davantage.

Enfin l'éloge de ces Dieux

Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.

L'Athlete avoit promis d'en payer un talent :

Mais quand il le vit, le galant

N'en donna que le tiers, & dit fort franchement

Que Castor & Pollux acquittaissent le reste.

Faites-vous contenter par ce couple celeste.

Je vous veux traiter cependant.

Venez souper chez moy, nous ferons bonne vie.

Les conviez sont gens choisis.

Mes parens, mes meilleurs amis.

Soyez donc de la compagnie.

Simonide promet, Peut-être qu'il eut peur

De perdre outré son deû le gré de sa louïange.

Il vient, l'on festine, l'on mange.

Chacun étant en belle humeur,

Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte

Deux hommes demandoient à le voir promptement.

Il sort de table, & la cohorte

N'en perd pas un seul coup de dent.

Ces deux hommes étoient les gemeaux de l'éloge.

Tous deux luy rendent grace, & pour prix de ses vers

Ils l'avertissent qu'il déloge ;

Et que cette maison va tomber à l'envers,

La prediëtion en fut vraie ;

Un pilier manque : & le plat-fonds,

Ne

32 FABLES CHOISIES

Ne trouvant plus rien qui l'étaye,
 Tombe sur le festin, brise plats & flacons,
 N'en fait pas moins aux échançons.
 Ce ne fut pas le pis ; car pour rendre complete
 La vengeance deuë au Poëte,
 Une poutre cassa les jambes à l'Athlete,
 Et renvoya les conviez
 Pour la plus part estropiez.

La renommée eut soin de publier l'affaire.
 Chacun cria miracle ; on doubla le salaire
 Que meritoient les vers d'un homme aimé des Dieux,
 Il n'étoit fils de bonne mere
 Qui les payant à qui mieux mieux
 Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte, & dis premierement
 Qu'on ne sçauroit manquer de louer largement
 Les Dieux & leurs pareils : de plus que Melpomene,
 Souvent sans déroger traficque de sa peine ?
 Enfin qu'on doit tenir nôtre art en quelque prix.
 Les grands se fort honneur delors qu'ils nous font
 grace.

Jadis l'Olympe & le Parnasse
 Etoient freres & bons amis.



XV.

La Mort & le Mal-heureux.

XVI.

La Mort & le Bucheron.

UN Mal-heureux appeloit tous les jours
La mort à son secours.

O mort, lui disoit-il, que tu me sembles belle!

Vien vite, vien finir ma fortune cruelle.

La mort crut en venant l'obliger en effet.

Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.

Que vois-je? cria-t-il, ôtez-moi cet objet;

Qu'il est hideux! que sa rencontre

Me cause d'horreur & d'effroi!

N'approche pas ô mort, ô mort retire toi.

C

Mece-

34 FABLES CHOISIES.

Mecenas fut un glant homme.
 Il a dit quelque part. Qu'on me rende impotent,
 Cu de jatte , gouteux , manchot , pourvu qu'en
 somme
 Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
 Ne vien jamais ô mort, on s'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope, comme la Fable suivant le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi generale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, & que je laissois passer un des plus beaux traits qui fut dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne sçaurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour nôtre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Esope; non que la mienne la merite, mais à cause du mot de Mecenas que j'y fais entrer, & qui est si beau & si à propos que je n'ay pas cru le devoir omettre.

UN pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
 Gemissant & courbé marchoit à pas pesans,
 Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
 Sa femme, ses enfans, les soldats, les impots,
 Le creancier, & la corvée

Luy

Luy font d'un mal-heureux la peinture achevée.

Il apele la mort ; elle vient sans tarder :

Luy demande ce qu'il faut faire.

C'est, dit-il, afin de m'aider

A recharger ce bois ; tu ne tarderas guere.

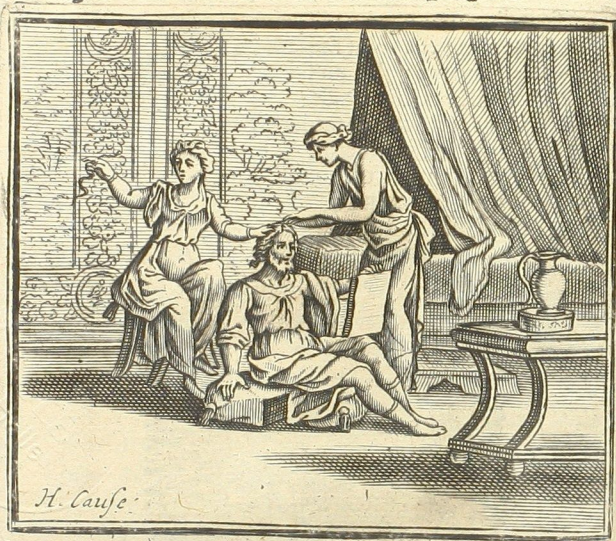
Le trépas vient tout guérir ;

Mais ne bougeons d'où nous sommes.

Plûtôt souffrir que mourir ,

C'est la devise des hommes.





XVII.

*L'Homme entre deux âges, & ses
deux Maîtresses.*

UN homme de moyen âge
 Et tirant sur le grison,
 Jugea qu'il étoit faison
 De songer au mariage.
 Il avoit du contant,
 Et partant
 Dequoi choisir. Toutes vouloient lui plaire ;
 En quoi nôtre amoureux ne se pressoit pas tant.
 Bien adreſſer n'est pas petite affaire.
 Deux Veuves sur son cœur eurent le plus de part :
 L'une

L'une encor verte, & l'autre un peu bien mure :

Mais qui reparoit par son art

Ce qu'avoit détruit la nature.

Ces deux Veuves en badinant,

En riant, en lui faisant fête,

L'alloient quelquefois testonnant,

C'est-à-dire ajustant sa tête.

La Vieille à tous momens de sa part emportoit

Un peu du poil noir qui restoit,

Afin que son amant en fut plus à sa guise.

La Jeune saccageoit les poils blancs à son tour.

Toutes deux firent tant que nôtre tête grise

Demeura sans cheveux, & se douta du tour.

Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles,

Qui m'avez si bien tondu :

J'ay plus gagné que perdu :

Car d'Hymen, point de nouvelles.

Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon

Je vécussé, & non à la mienne.

Il n'est tête chauve qui tienne ;

Je vous suis obligé, Belles, de la leçon.

**

*



XVIII.

Le Renard & la Cicogne.

Compere le Renard se mit un jour en frais,
 Et retint à diner commere la Cicogne.
 Le régal fut petit, & sans beaucoup d'apprets;
 Le galant pour toute besogne
 Avoit un broüet clair (il vivoit chichement,))
 Ce broüet fut par luy servi sur une assiette;
 La Cicogne au long bec n'en pût attraper miette;
 Et le drôle eut lappé le tout en un moment,
 Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque-tems de là la Cicogne le prie,
 Volontiers, luy dit-il, car avec mes amis

Je

Je ne fais point ceremonie.

A l'heure dite il courut au logis
De la Cicogne son hotesse,
Loüa tres-fort la politesse,
Trouva le diner cuit à point.

Bon appetit sur tout ; Renards n'en manquent point.

Il se rejouïissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux , & qu'il croyoit friande.

On servit pour l'embarasser

En vn vase à long col , & d'étroite embouchure.

Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer ,

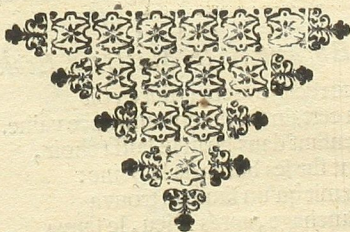
Mais le museau du Sire étoit d'autre mesure.

Il lui falut à jeun retourner au logis ;

Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,

Serrant la queue , & portant bas l'oreille.

Trompeurs , c'est pour vous que j'écris ,
Attendez-vous à la pareille.





XIX.

L'Enfant & le Maître d'École.

DAns ce recit je pretens faire voir
 D'un certain sôt la remonstrance vaine.
 Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
 En badinant sur les bords de la Seine :
 Le Ciel permit qu'un saule se trouva
 Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
 S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule :
 Par cét endroit passe un Maître d'école.
 L'Enfant luy crie, Au secours, je peris.
 Le Magister se tournant à ses cris,
 D'un ton fort grave à contre tems s'avise.

De

De le tancer. Ah le petit babouïn !
Voyez , dit-il , où l'a mis sa sottise !
Et puis prenez de tels fripons le soin.
Que les parens sont mal-heureux , qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! & que je plains leur sort !
Ayant tout dit-il mit l'enfant à bort.
Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard , tout censeur , tout pedant ,
Se peut connoître au discours que j'avance :
Chacun des trois fait un peuple fort grand ;
Le Createur en a beni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Aux moyens d'exercer leur langue.
Hé mon ami , tire-moy de danger ;
Tu feras après ta harangue.



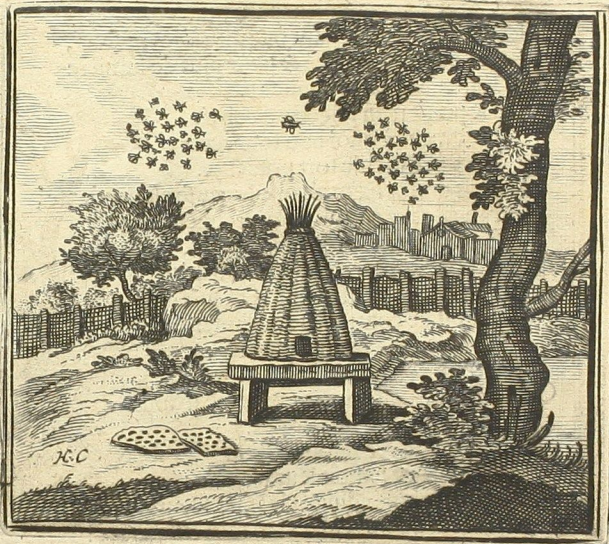


XX.

Le Coq et la Perle.

UN jour un Coq detourna
 Une Perle qu'il donna
 Au beau premier Lapidaire.
 Je la crois fine, dit-il,
 Mais le moindre grain de mil
 Seroit bien mieux mon affaire.
 Un ignorant herita
 D'un manuscrit qu'il porta,
 Chez son voisin le Libraire.
 Je crois, dit-il, qu'il est bon;
 Mais le moindre ducaton
 Seroit bien mieux mon affaire.

XXI.



XXI.

Les Frelons, & les Mouches à miel.

A L'œuvre on connoit l'Artisan.
 Quelques rayons de miel sans maître se trouve-
 rent.

Des Frelons les reclamerent.

Des Abeilles s'opposant ,

Devant certaine Guespe on traduisit la cause.

Il étoit mal-aisé de decider la chose.

Les témoins dépofoient qu'autour de ces rayons

Des animaux ailez , bourdonnans un peu longs ,

De couleur fort tannée , & tels que les Abeilles ,

Avoient long-tems paru. Mais quoi, dans les Frelons

Ces

44 FABLES CHOISIES

Ces enseignes étoient pareilles.
 La Guespe ne sçachant que dire à ces raisons,
 Fit enquête nouvelle; & pour plus de lumiere
 Entendit une fourmillere.
 Le point n'en pût être éclairci.
 De grace, à quoi bon tout ceci?
 Dit une Abeille fort prudente.
 Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
 Nous voici comme aux premiers jours.
 Pendant cela le miel se gâte.
 Il est tems desormais que le Juge se hâte:
 N'a-t-il point assez leché l'Ours?
 Sans tant de contredits, & d'interlocutoires,
 Et de fatras, & de grimoires,
 Travaillons, les Frelons & nous:
 On verra qui sçait faire avec un suc si doux
 Des cellules si bien bâties.
 Le refus des Frelons fit voir
 Que cét art passoit leur sçavoir:
 Et la Guespe adjugea le miel à leurs parties.
 Pleut à Dieu qu'on reglat ainsi tous les procez!
 Que des Turcs en cela l'on suivit la methode!
 Le simple sens commun nous tiendrait lieu de Code.
 Il ne faudroit point tant de frais.
 Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
 On nous mine par des longueurs:
 On fait tant à la fin que l'huitre est pour le Juge,
 Les écailles pour les plaideurs.



XXII.

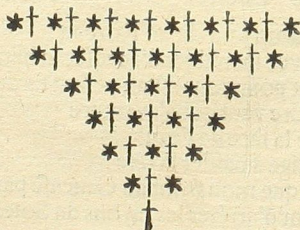
Le Chêne & le Rozeau.

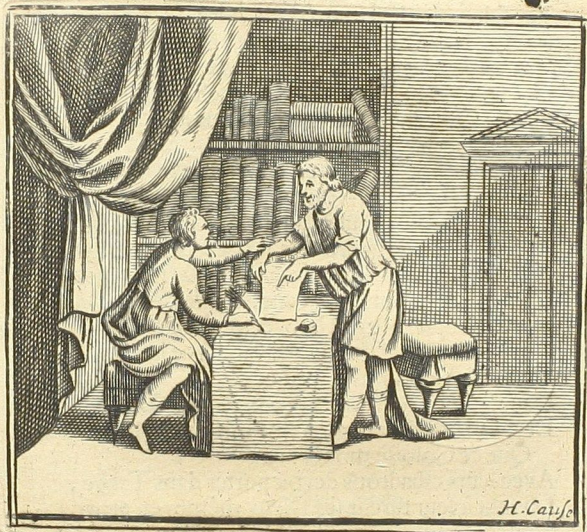
LE Chêne un jour dit au Rozeau :
 Vous avez bien sujet d'accuser la nature.
 Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau
 Vous oblige à baisser la tête :
 Cependant que mon front au Caucase pareil ,
 Non content d'arrêter les rayons du Soleil ,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est Aquilon ; tout me semble Zephir.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feüillage

Dont

46 FABLES CHOISIES

Dont je couvre le voifignage ;
 Vous n'aurez pas tant à fouffrir ;
 Je vous défendrois de l'orage :
 Mais vous naiffez le plus fouvent
 Sur les humides bords des Royaumes du vent.
 La nature envers vous me femble bien injufte.
 Vôtre compaffion , luy répondit l'Arbufte ,
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce fouci.
 Les vents me font moins qu'à vous redoutables.
 Je plie , & ne romps pas. Vous avez jufqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Refifté fans courber le dos :
 Mais attendons la fin. Comme il difoit ces mots :
 Du bout de l'Orizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfans
 Que le Nort eut porté jufques-là dans fes flancs.
 L'Arbre tient bon , le Roseau plie :
 Le vent redouble fes efforts ,
 Et fait fi bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au Ciel étoit voisine ,
 Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.





LIVRE DEUXIEME.
FABLE I.

Contre ceux qui ont le gout difficile.

Quand j'aurois en naissant receu de Calliope
 Les dons qu'a ses amans cette Muse a promis,
 Je les consacrerois aux Menfonges d'Esope :
 Le Menfonge & les vers de tout tems font amis.
 Mais je ne me crois pas si cheri du Parnasse
 Que de savoir orner toutes ces fictions :
 On peut donner du Lustre à leurs inventions :
 On le peut, je l'effaye, un plus sçavant le fassè.
 Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau

J'ay

48 FABLES CHOISIES.

J'ay fait parler le Loup & repondre l'Agneau.
 J'ay passé plus avant ; les arbres & les Plantes
 Sont devenus chez moi creatures parlantes.
 Qui ne prendroit ceci pour un enchantement ;
 Vraiment me diront nos critiques ,
 Vous parlez magnifiquement
 De cinq ou six contes d'enfant.

Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques,
 Et d'un stile plus haut ? En voici. Les Troyens,
 Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
 Avoient lassé les Grecs, qui par mille moyens,
 Par mille assauts, par cent batailles,
 N'avoient pû mettre à bout cette fiere cité :
 Quand un cheval de bois par Minerve inventé
 D'un rare & nouvel artifice,
 Dans ses énormes flancs reçeut le Sage Ulisse,
 Le vaillant Diomedé, Ajax l'impetueux,
 Que ce Colosse monstrueux
 Avec leurs escadrons devoit porter dans Troye,
 Livrant à leur fureur ses Dieux mêmes en proye.
 Stratagéme inouï, qui des fabricateurs
 Paya la constance & la peine.

C'est assez, me dira quelqu'un de nos Auteurs :
 La periode est longue, il faut reprendre haleine.
 Et puis vôtre Cheval de bois,
 Vos Heros avec leurs Phalanges,
 Ce sont des contes plus étranges,

Qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur la voix.
 De plus il vous sied mal d'écrire en si haut stile.
 Et bien, baïssons d'un ton. La jalouse Amarille
 Songeoit à son Alcippe, & croyoit de ses soins
 N'avoir que ses Moutons & son Chien pour témoins.
 Tircis qui l'apperceut, se glisse entre des faules,
 Il entend la Bergere adressant ces paroles
 Au doux Zephir, & le priant

De

De les porter à son Amant.
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon Censeur à l'instant.
Je ne la tiens pas legitime,
Ni d'une assez grande vertu.
Remettez pour le mieux ces deux vers à la fonte.
Maudit Censeur te tairas-tu ?
Ne saurois-je achever mon conte ?
C'est un dessein tres-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les delicats sont mal-heureux ;
Rien ne sauroit les satisfaire.





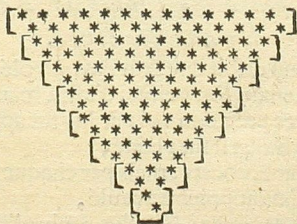
II.

Conseil tenu par les Rats.

UN Chat nommé Rodillardus,
 Faisoit de Rats telle déconfiture,
 Que l'on n'en voyoit presque plus,
 Tant il en avoit mis dedans la sepulture.
 Le peu qu'il en restoit n'osant quitter son trou,
 Ne trouvoit à manger que le quart de son fou,
 Et Rodillard passoit chez la gent miserable
 Non pour un Chat, mais pour un Diable.
 Or un jour qu'au haut & au loin
 Le galant alla chercher femme;
 Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa Dame,

Le

Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
 Sur la necessité presente.
 Dés l'abord leur Doyen, personne fort prudente,
 Opina qu'il falloit, & plutôt que plus tard,
 Attacher un grelot au cou de Rodilard,
 Qu'ainsi quand il iroit en guerre
 De sa marche avertis ils s'enfuiroient sous terre.
 Qu'il n'y favoit que ce moyen
 Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen.
 Chose ne leur parut à tous plus salutaire,
 La difficulté fut d'attacher le grelot.
 L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot :
 L'autre, Je ne saurois. Si bien que sans rien faire
 On se quitta. J'ay maints Chapitres vûs,
 Qui pour neant se sont ainsi tenus ;
 Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines,
 Voire Chapitres de Chanoines.
 Ne faut-il que deliberer ?
 La Cour en Conseillers foisonne ;
 Est-il besoin d'executer ?
 L'on ne rencontre plus personne.





III.

*Le Loup plaidant contre le Renard par
devant le Singe.*

UN Loup disoit que l'on l'avoit volé.
 Un Renard son voisin, d'assez mauvaise vie.
 Pour ce prétendu vol par luy fut appellé.
 Devant le Singe il fut plaidé,
 Non point par Avocats, mais par chaque partie.
 Themis n'avoit point travaillé,
 De memoire de Singe à fait plus embrouillé.
 Le Magistrat suoit en son lit de justice.
 Après qu'on eut bien contesté,
 Reliqué, crié, tempété,

Le

Le Juge instruit de leur malice,
 Leur dit, Je vous connois de long-tems : mes amis,
 Et tous deux vous payerez l'amende :
 Car toi Loup tu te plains qu'on ne t'ait rien pris ,
 Et toi Renard a pris ce que l'on te demande.
 Le Juge pretendoit qu'à tors & à travers.
 On ne sçauroit manquer condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont crû que l'impossibilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe , étoit une chose à censurer , mais je ne m'en suis servi qu'après Phedre , & c'est en cela que consiste le bon mot , selon mon avis.





IV.

Les deux Taureaux & une Grenouille.

DEUX Taureaux combattoient à qui posséderoit
 Une Genisse avec l'empire.
 Une Grenouille en soupiroit.
 Qu'avez-vous? se mit à luy dire
 Quelqu'un du peuple croassant.
 Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
 Que la fin de cette querelle
 Sera l'exil de l'un, que l'autre le chassant
 Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
 Il ne regnera plus sur l'herbe des prairies,
 Viendra dans nos marez regner sur les roseaux,

Et

LIVRE II.

55

Et nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, & puis l'autre; il faudra qu'on patisse
Du combat qu'a causé Madame la Genisse.

Cette crainte étoit de bon sens.

L'un des Taureaux en leur demeure

S'alla cacher à leurs dépens,

Il en écrasoit vingt par heure.

Helas! on voit que de tout tems

Les petits ont pati des sottises des grands.



D 4

V.



V.

La Chauvesouris & les deux Belettes.

UNe Chauvesouris donna tête baissée.
 Dans un nid de Belette ; & si-tôt qu'elle y fut.
 L'autre envers les Souris de long-tems courroucée
 Pour la devorer accourut.
 Quoi ? vous osez , dit-elle , à mes yeux vous produire ,
 Après que vôtre race a tâché de me nuire ?
 N'êtes-vous pas Souris ? Parlez sans fiction.
 Oüy vous l'êtes , ou bien je ne suis pas Belette.
 Pardonnez-moi dit la pauvrete ,
 Ce n'est pas ma profession.
 Moi Souris ! des méchans vous ont dit ces nouvelles.
Grace

Grace à l'Auteur de l'Univers
 Je suis Oyseau ; voyez mes aîles :
 Vive la gent qui fend les airs.
 Sa raison plût, & sembla bonne.
 Elle fait si bien qu'on luy donne
 Liberté de se retirer.

Deux jours après nôtre étourdie
 Aveuglement se va fourrer

Chez une autre Belette aux Oyseaux ennemie.
 La voila derechef en danger de sa vie.

La Dame du logis avec son long museau,
 S'en alloit la croquer en qualité d'oyseau,
 Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage.
 Moi pour telle passer ? vous n'y regardez pas.

Qui fait l'Oiseau, c'est le plumage.

Je suis Souris ; vivent les Rats.

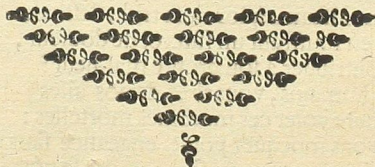
Jupiter confonde les Chats.

Par cette adroite repartie

Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvez qui d'écharpe changeans
 Aux dangers ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.

Le Sage dit, selon les gens,
 Vive le Roy, vive la Ligue.





VI.

L'Oiseau blessé d'une flèche.

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
 Un Oiseau déplorait sa triste destinée.
 En disoit en souffrant un surcroi de douleur,
 Faut-il contribuer à son propre mal-heur ?

Cruels humains, vous tirez de nos aïles
 De quoi faire voler ces machines mortelles ;
 Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
 Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre
 Des enfans de Japet toujourns une moitié
 Fournira des armes à l'autre.

VII.



V I I .

La Lice & sa Compagne.

UNe Lice étant sur son terme,
 Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
 Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent,
 De lui prêter sa hute, où la Lice s'enferme.
 Au bout de quelque-tems sa Compagne revient.
 La Lice lui demande encore une quinzaine.
 Ses petits ne marchotent, disoit-elle, qu'à peine.
 Pour faire court, elle l'obtient.
 Ce second terme échû, l'autre luy redemande
 Sa maison, sa chambre, son lit.
 La Lice cette fois montre les dents, & dit :

Je

60 FABLES CHOISIES

Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.

Ses enfans étoient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchans, toujourns on le regrette.

Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête.

Il faut que l'on en vienne aux coups ;

Il faut plaider, il faut combattre.

Laissez leur prendre un pied chez vous,

Ils en auront bientôt pris quatre.





VIII.

L'Aigle & l'Escarbot.

L'Aigle donnoit la chasse à Maître Jean Lapin,
 Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vite.

Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin.

Je laisse à penser si ce gîte.

Etoit feur ; mais où mieux ? Jean Lapin s'y blotit.

L'Aigle fondant sur luy nonobstant cet aile,

L'Escarbot intercede & dit :

Princesse des Oiseaux, il vous est fort facile

D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :

• Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie :

Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,

Donnez-

62 FABLES CHOISIES.

Donnez-la lui de grace , ou l'ôtez à tous deux :

C'est mon voisin , c'est mon compere.

L'Oiseau de Jupiter , sans répondre un seul mot ,

Choque de l'aîle l'Escarbot ,

L'étourdit , l'oblige à se taire ;

Enleve Jean Lapin. L'Escarbot indigné

Vole au nid de l'Oyseau , fracasse en son absence

Ses œufs , ses tendres œufs , sa plus douce esperance :

Pas un seul ne fut épargné.

L'Aigle étant de retour & voyant ce menage ,

Remplit le Ciel de cris , & pour comble de rage

Ne fait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.

Elle gemit en vain , sa plainte au vent se perd.

Il falut pour cet an vivre en mere affligée.

L'an suivant elle mit son nid en lieu plus haut.

L'Escarbot prend son tems , fait faire aux œufs le faut.

La mort de Jean Lapin derechef est vengée.

Ce second deüil fut tel que l'echo de ces bois

N'en dortit de plus de six mois.

L'Oiseau qui porte Ganymede ,

Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide ;

Dépose en son giron ses œufs , & croit qu'en paix

Ils seront dans ce lieu , que pour ses interets

Jupiter se verra contraint de les défendre.

Hardi qui les iroit là prendre.

Aussi ne les y prit-on pas.

Leur ennemi changea de note ,

Sur la robe du Dieu fit tomber une crote :

Le Dieu la secouant jetta les œufs à bas.

Quand l'Aigle feut l'inadvertance ,

Elle menaça Jupiter

D'abandonner sa Cour , d'aller vivre au desert

Avec mainte autre extravagance.

Le pauvre Jupiter se tut.

Devant son Tribunal l'Escarbot comparut ,

Fit

LIVRE II.

63

Fit sa plainte, & conta l'affaire.

On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort,
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le tems où l'Aigle fait l'amour.
En une autre saison, quand la race Escarbote
Est en quartier d'Hyver, & comme la Marmote
Se cache & ne voit point le jour.



IX.



IX.

Le Lion & le Mouâcheron.

VA-t-en chetif infecte, excrement de la terre.
 C'est en ces mots que le Lion
 Parloit un jour au Mouâcheron.
 L'autre lui declara la guerre.
 Penfes-tu lui dit-il, que ton titre de Roi
 Me fasse peur, ni me soucie?
 Un bœuf est plus puissant que toi;
 Je le meine à ma fantaisie.
 A peine il achevoit ces mots,
 Que lui-même il sonna la charge,
 Fut le trompette & le Heros

Dans

Dans l'abord il se met au large ;
Puis prend son tems , fond sur le cou
Du Lion qu'il rend presque fou.

Le quadrupede écume , & son œil étincelle ;
Il rugit , on se cache , on tremble à l'environ :

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Un avorton de Mouche en cent lieux le harcelle ,
Tantôt pique l'échine , & tantôt le museau ,
Tantôt entre au fond du nazeau.

La rage alors se trouve à son faiste montée.

L'invisible ennemi triomphe & rit de voir ,

Qu'il n'est griffé , ni dent en la bête irritée.

Qui de la mettre en fang ne fasse son devoir.

Le mal-heureux Lion se déchire lui-même ,

Fait resonner sa queue à l'entour de ses flancs ,

Bat l'air qui n'en peut mais , & sa fureur extrême

Le fatigue , l'abat ; le voila sur les dents.

L'insecte du combat se retire avec gloire.

Comme il sonna la charge , il sonne la victoire ;

Va par tout l'annoncer ; & rencontre en chemin

L'embuscade d'une araignée.

Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut-être enseignée ?

J'en vois deux , dont l'une est qu'entre nos ennemis

Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;

L'autre qu'aux grands perils tel a pû se soustraire ,

Qui perit pour la moindre affaire.



X.

*L'Ane chargé d'éponges. & l'Ane
chargé de sel.*

UN Anier, son Sceptre à la main,
Menoit en Empereur Romain
Deux Courseurs à longues oreilles.
L'un d'éponges chargé marchoit comme un Courier:
Et l'autre se faisant prier
Portoit, comme on dit, les bouteilles.
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pelerins
Par monts par vaux, & par chemins
Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empêchez se trouverent.

L'A-

L'Anier qui tous les jours traversoit ce gué là ,
 Sur l'Ane à l'éponge monta ,
 Chassant devant luy l'autre bête ,
 Qui voulant en faire à sa tête

Dans un trou se precipita ,
 Revint sur l'eau , puis échapa :
 Car au bout de quelque nâgées
 Tout son sel se fondit si bien ,
 Que le Baudet ne sentit rien
 Sur ses épaules soulagées.

Camarade Epongier prit exemple sur lui.
 Comme un Mouton qui va dessus la foi d'autrui.
 Voilà mon Ane à l'eau , jusqu'au col il se plonge.

Lui , le conducteur , & l'Eponge.

Tous trois beurent d'autant ; l'Anier & le Grison
 Firent à l'Eponge raison.

Celle-ci devint si pesante ,
 Et de tant d'eau s'emplit d'abord ,

Que l'Ane succombant ne pût gagner le bord.

L'Anier l'embrassoit dans l'attente

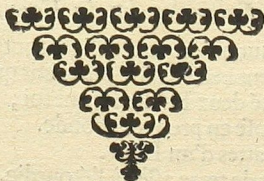
D'une prompte & certaine mort.

Quelqu'un vint au secours : qui ce fut , il n'importe ;

C'est assez qu'on ait veu par là qu'il ne faut point

Agir chacun de même sorte.

J'en voulois venir à ce point.





XI.

Le Lion & le Rat.

XII.

La Colombe & la Fourmi.

IL faut autant qu'on peut obliger tout le monde.
 On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
 De cette vérité deux Fables feront foi ;
 Tant la chose en preuves abonde.
 Entre les pattes d'un Lion,
 Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
 Le Roi des animaux en cette occasion
 Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.

Ce

Ce bien-fait ne fut pas perdu.

Quelqu'un auroit-il jamais crû.

Qu'un Lion d'un Rat eût affaire?

Cependant il avint qu'au sortir des Forets,

Ce Lion fut pris dans des rets.

Dont ses fugifsemens ne le pûrent defaire.

Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents,

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage :

Patience & longueur de tems

Font plus que force ni que rage.

L' Autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau beuvoit une Colombe:

Quand sur l'eau se panchant une Fourmis y tombe.

Et dans cét Ocean l'on eut veu la Fourmis

S'efforcer, mais en vain, la regagner la rive.

La Colombe aussi-tôt usa de charité.

Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jetté,

Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.

Elle se sauve, & là-dessus

Passe un certain Croquant qui marchoit les pié nus.

Ce Croquant par hazard avoit une arbalète.

Des qu'il voit l'oiseau de Venus.

Il le croit en son pot, & déjà lui fait fête.

Tandis que le tuer mon Villageois d'appréte,

La Fourmis le pique au talon.

Le Vilain retourne la tête.

La Colombe l'entend, part, & tire de long

Le soupé du Croquant avec elle s'envole :

Point de Pigeon pour une obole.



XIII.

L' Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

UN Astrologue un jour se laissa choir
 Au fonds d'un puits. On lui dit, *Pauvre bête,*
 Tandis qu'à peine à tes piés tu peux voir,
 Penses-tu lire au dessus de ta tête ?
 Cette aventure en foi, sans aller plus avant,
 Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
 Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
 Il en est peu qui fort souvent
 Ne se plaisent d'entendre dire,
 Qu'au Livre du Destin les mortels peuvent lire.
 Mais ce Livre qu'Homere & les siens ont chanté,
 Qu'est-ce que le hazard parmi l'antiquité,

Et

Et parmi nous la Providence ;
 Or du hazard il n'est point de science.
 S'il en étoit, on auroit tort.

De l'appeller hazard, ni fortune, ni fort,
 Toutes choses tres-incertaines.

Quant aux volonte^z souveraines

De celui qui fait tout, & rien qu'avec dessein,
 Qui les sçait que lui seul ? comment lire en son sein ?

Auroit-il imprimé sur le front des étoiles

Ce que la nuit des tems enferme dans ses voiles ?

A quelle utilité ? pour exercer l'esprit

De ceux qui de la Sphere & du Globe ont écrit ?

Pour nous faire éviter des maux inévitables ?

Nous rendre dans les biens de plaisir incapables ?

Et causant du dégoût pour ces biens prevenus

Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?

C'est erreur, où plutôt c'est crime de le croire.

Le Firmament se meut ; les Astres font leur cours ;

Le Soleil nous luit tous les jours ;

Tous les jours sa clarté succede à l'ombre noire ;

Sans que nous en puissions autre chose interer

Que la necessité de luire & d'éclairer,

D'amener les saisons, de meurir les semences ;

De verser sur les corps certaines influences.

Du reste, en quoi répond au fort toujours divers

Ce train toujours égal dont marche l'Univers ?

Charlatans, faiseurs d'horoscope,

Quittez les Cours des Princes de l'Europe

Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un tems.

Vous ne meritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'emporte un peu trop ; revenons à l'histoire.

De ce Speculateur qui fut contraint de boire.

Outre la vanité de son art mensonger

C'est l'image de ceux qui baillent aux chimeres,

Cependant qu'ils sont en danger,

Soit pour eux, soit pour leurs affaires.



XIV.

Le Lievre & les Grenouilles.

UN Lievre en son gîte songeoit,
(Car que faire en un gîte à moins que l'on ne
songe?)

Dans un profond ennui ce Lievre se plongeoit :
Cét animal est triste, & la crainte le rongé.

Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien mal-heureux.

Ils ne sçauroient manger morceau qui leur profite.

Jamais un plaisir pur : toujours affauts divers.

Voilà comme je vis : cette crainte maudite.
M'empêche de dormir finon les yeux ouverts.

Corri-

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Et la peur se corrige-t-elle ?

Je crois même qu'en bonne foi

Les hommes ont peur comme moi.

Ainsi raisonnoit nôtre Lievre,

Et cependant faisoit le guet.

Il étoit douteux, inquiet :

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fièvre.

Le malancolique animal

En rêvant à cette matière

Entend un léger bruit : ce lui fut un signal

Pour s'enfuir devers sa tanière.

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.

Grenouilles aussi-tôt de sauter dans les ondes.

Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.

Oh, dit-il, j'en fais faire autant

Qu'on m'en fait faire ! ma présence

Effraye aussi les gens, je mets l'alarme au camp !

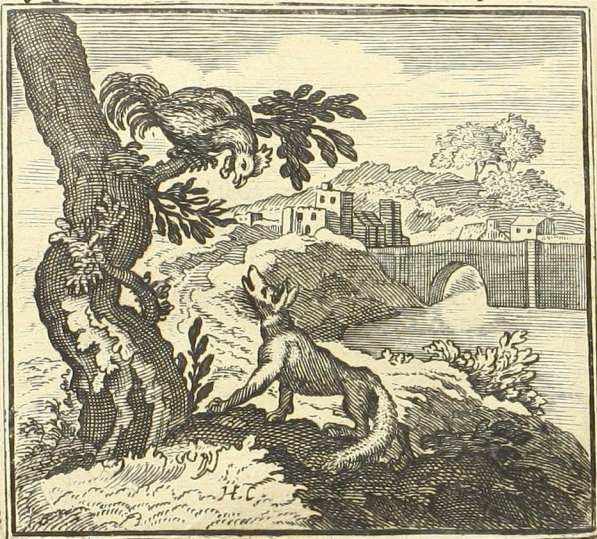
Et d'où me vient cette vaillance ?

Comment, des animaux qui tremblent devant moi ?

Je suis donc un foudre de guerre.

Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,

Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.



XV.

Le Coq & le Renard.

SUR la branche d'un arbre étoit en sentinelle

Un vieux Coq adroit & matois

Frere, dit un Renard adoucissant sa voix

Nous ne sommes plus en querelle.

Paix generale cette fois.

Je viens te l'annoncer ; decends que je t'embrasse.

Ne me retarde point de grace :

Je dois faire aujourd'huy vingt postes sans manquer,

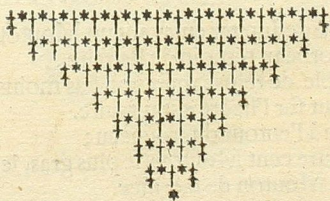
Les tiens & toi pouvez vaquer.

Sans nulle crainte à vos affaires :

Nous vous y servirons en freres.

Fai-

Faites-en les feux dès ce soir.
 Et cependant vien recevoir
 Le baiser d'amour fraternelle.
 Ami ; reprit le Coq, je ne pouvois jamais
 Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle.
 Què celle
 De cette paix.
 Et ce m'est une double joye
 De la tenir de toi. Je vois deux Levriers
 Qui je m'assure sont couriers,
 Que pour ce sujet on envoie.
 Ils vont vite, & seront dans un moment à nous.
 Je descends ; nous pourrons nous entrebaiser tous.
 Adieu, dit le Renard : ma traite est longue à faire.
 Nous nous rejoüirons du succès de l'affaire.
 Une autre fois. Le galant aussi-tôt
 Tire ses gregues, gagne au haut,
 Mal-content de son stratagème ;
 Et nôtre vieux Coq en soi-même
 Se mit à rire de sa peur ;
 Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.





XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'Oiseau de Jupiter enlevant un Mouton,
 Un Corbeau témoin de l'affaire,
 Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
 En voulut sur l'heure autant faire.
 Il tourne à l'entour du troupeau;
 Marque entre cent Moutons le plus gras, le plus beau,
 Un vrai Mouton de sacrifice.
 On l'avoit réservé pour la bouche des Dieux.
 Gaillard Corbeau disoit, en le couvrant des yeux,
 Je ne sçai qui fut ta nourrice;
 Mais ton corps me paroît en merveilleux état.

Tu

Tu me serviras de pâture.

Sur l'animal bélant à ces mots il s'abat.

La Moutonniere creature

Pesoit plus qu'un fromage ; outre que ta soison

Etoit d'une épaisseur extrême,

Et mêlée à peu près de la même façon

Que la barbe de Polipheme.

Elle empétra si bien les ferres du Corbeau,

Que le pauvre animal ne pût faire retraite ;

Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau,

Le donne à ses enfans pour servir d'amufette.

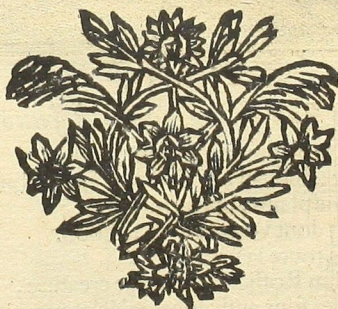
Il faut se mesurer, la consequence est nette.

Mal prend aux Volereaux de faire les Volcurs.

L'Exemple est un dangereux leure.

Tous les mangeurs de gens ne pas grands Seigneurs,

Où la Guespe a passé le Moucheron demeure.





XVII.

Le Pan se plaignant à Junon.

LE Pan se plaignoit à Junon.
 Deesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison.
 Que je me plains, que je murmure ;
 Le chant dont vous m'avez fait don.
 Déplait à toute la nature :
 Au lieu qu'un Rossignol, chetive creature,
 Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
 Est lui seul l'honneur du Printems.
 Junon répondit en colere ;
 Oiseau jaloux & qui devoit te taire ;
 Est-ce à toy d'envier la voix du Rossignol ?

Toi

Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de foyes ;
Qui te panades , qui déployes
Une si riche queue , & qui semble à nos yeux
La Boutique d'un Lapidaire ?
Est-il quelque oiseau sous les Cieux
Plus que t'oi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes proprietéz ,
Nous vous avons donné diverses qualitez ,
Les uns ont la grandeur & la force en partage ;
Le Faucon est léger , l'Aigle plein de courage ,
Le Corbeau sert pour le présage ,
La Corneille avertit des mal-heurs à venir ;
Tous sont contens de leur ramage ;
Cesse donc de te plaindre , ou bien pour te punir
Je t'ôterai ton plumage.





XVIII.

La Chate metamorphosée en Femme.

UN homme cherissoit éperdument sa Chate,
 Il la trouvoit mignonne, & belle, & delicate,
 Qui miauloit d'un ton fort doux :
 Il étoit plus fou que les foux.
 Cet homme donc par prieres, par larmes,
 Par sortilèges & par charmes,
 Fait tant qu'il obtient du destin.
 Que sa Chate en un beau matin
 Devient femme, & le matin même
 Maître sot en fait sa moitié.
 Le voila fou d'amour extrême,

De

De fou qu'il étoit d'amitié.
 Jamais la Dame la plus belle
 Ne charma tant son favori,
 Que fait cette épouse nouvelle
 Son hypocondre de mari.
 Il l'amadouë, elle le flate,
 Il n'y trouve plus riende Chate:
 Et pouffant l'erreur jufqu'au bout
 La croit femme en tout & par tout.

Lors que quelques Souris qui rongeoient de la natte
 Troublerent le plaisir des nouveaux mariez.

Auffi-tôt la femme est fur piés:
 Elle manqua son aventure.
 Souris de revenir, femme d'être en posture.

Pour cette fois elle accourut à point;
 Car ayant changé de figure.

Les Souris ne la craignoient point.

Ce lui fut toûjours une amorce,
 Tant le naturel a de force.

Il fe mocque de tout, certain âge acompli.

Le Vafe est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

En vain de son train ordinaire

On le veut des-acoûtumer.

Quelque chose qu'on puiffé faire.

On ne fauroit le reformer.

Coups de fourche ni d'étrivieres

Ne lui font changer de manieres;

Et, fuffiez-vous embâtonnez,

Jamais vous n'en ferez les Maîtres.

Qu'on lui ferme la porte au nez,

Il reviendra par les fenêtrés.



XIX.

Le Lion & l'Ane chassant.

LE Roi des Animaux se mit un jour en tête
 De giboyer. Il celebroit sa fête.
 Le gibier du Lion ce ne sont pas moineaux ;
 Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cerfs bons &
 beaux.

Pour réussir dans cette affaire.

Il se servit du ministere

De l'Ane à la voix de Stentor.

L'Ane à Messer Lion fit office de Cor.

Le Lion le posta, le couvrit de ramée,

Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son

Les

Les moins intimidés fuïroient de leur maison.

Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée

A la tempête de sa voix :

L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable ?

La frayeur faisissoit les hôtes de ces bois.

Tous fuyoiens, tous tomboient au piège inévitable

Où les attendoit le Lion.

N'ay-je pas bien servi dans cette occasion ?

Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse ;

Ouy, reprit le Lion, c'est bravement crié.

Si je ne connoissois ta personne & ta race,

J'en ferois moi-même effrayé.

L'Ane s'il eût osé se fût mis en colere,

Encor' qu'on le raillât avec juste raison :

Car qui pourroit souffrir un Ane fanfaron ;

Ce n'est pas là leur caractère.





XX.

Testament expliquée par Esope,

Sic qu'on dit d'Esope est vrai.
 C'étoit l'Oracle de la Grece.
 Lui seul avoit plus de sagesse
 Que tout l'Areopage. En voici pour essai
 Une Histoire des plus gentilles,
 Et qui pourra plaire au Lecteur.
 Un certain homme avoit trois filles,
 Toutes trois de contraire humeur.
 Une beuveuse, une coquette;
 La troisième averse parfaite.
 Cét Homme par son Testament

Selon

Selon les Loix municipales,
 Leur laissa tout son bien par portions égales,
 En donnant à leur Mere tant ;
 Payable quand chacune d'elles
 Ne posséderoit plus sa contingente part.
 Le Pere mort, les trois femelles
 Courent au testament sans attendre plus tard.
 On le lit ; on tâche d'entendre
 La volonté du Testateur,
 Mais en vain : car comment comprendre
 Qu'aussi-tôt que chacune sœur
 Ne possèdera plus sa part hereditaire
 Il lui faudra payer sa Mere ?
 Ce n'est pas un fort bon moyen
 Pour payer, que d'être sans bien.
 Que vouloit donc dire le Pere ?
 L'affaire est consultée ; & tous les Avocats
 Après avoir tourné le cas
 En cent & cent mille manieres
 Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
 Et conseillent aux heritieres
 De partager le bien sans songer au surplus.
 Quant à la somme de la veuve
 Voicy, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve,
 Il faut que chaque sœur se charge par traité
 Du tiers payable à volonté.
 Si mieux n'aime la Mere en créer une rente
 Dés le decés du mort courante.
 La chose ainsi réglée, on composa trois lots.
 En l'un les maisons de bouteille.
 Les buffets dressez sous la treille,
 Les vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
 Les magasins de malvoisie,
 Les esclaves de bouche, & pour dire en deux mots,
 L'attirail de la goinfrerie :

86 FABLES CHOISIES.

Dans une autre celui de la coquetterie ;
 La maison de la Ville , & les meubles exquis ,
 Les Eunuques , & les coëffeuses ,
 Et les brodeuses ,
 Les bijoux , les robes de prix .
 Dans le troisième lot , les fermes , le menage ,
 Les troupeaux & le pâturage ,
 Valets & bêtes de labour .
 Ces lots faits , on jugea que le sort pourroit faire ,
 Que peut-être pas une sœur ,
 N'auroit ce qui luy pourroit plaire ,
 Ainsi chacune prit son inclination ;
 Le tout à l'estimation .
 Ce fut dans la ville d'Athenes ,
 Que cette rencontre arriva .
 Petits & grands , tout approuva .
 Le partage & le choix . Esope seul trouva
 Qu'après bien du tems & des peines ,
 Les gens avoient pris justement
 Le contre pied du Testament .
 Si le défunt vivoit , disoit-il , que l'Attique
 Auroit de reproches de luy ?
 Comment ! ce peuple qui se pique
 D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'huy ,
 A si mal entendu la volonté suprême
 D'un testateur ! Ayant ainsi parlé
 Il fait le partage luy-même ,
 Et donne à chaque sœur un lot contre son gré ,
 Rien qui pût être convenable ,
 Partant rien aux sœurs d'agreable ,
 A la Coquette l'attrail ,
 Qui suit les personnes beuveuses .
 La Biberonne eut le betail
 La Menagere eut les coëffeuses .
 Tel fut l'avis du Phrygien ;

Alle-

Alleguant qu'il n'étoit moyen,
Plus feur pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien.
Qu'elles se marioint dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent :
Pairoient leur Mere tout contant ;
Ne possederoyent plus les effets de leur Pere ;
Ce que disoit le Testament.
Le peuples s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eut plus de sens
Qu'une multitude de gens





LIVRE TROISIE' ME.
F A B L E I.

*Le Meunier, son fils, & l' Ane.
A. M. D. M.*

L'Invention des Arts étant un droit d'aïneffé,
 Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grece,
 Mais ce Champ ne se peut tellement moisfonner,
 Que les derniers venus n'y trouvent à glaner,
 La feinte est un pays plein de terres desertes,
 Tous les jours nos auteurs y font des découvertes,
 Je t'en veux dire un trait assez bien inventé.
 Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.

Ces

Ces deux rivaux d'Horace , heritiers de sa Lire ,
 Disciples d'Apollon , nos Maîtres pour mieux dire ,
 Se rencontrant un jour , tout seuls & sans témoins ;
 (Comme ils se confioient leurs penfers & leurs soins)
 Racan commence ainfi. Dites-moi , je vous prie ,
 Vous qui devez favoir les choses de la vie ,
 Qui par tous ses degrez avez déjà passé ,
 Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ;
 A quoi me refoudray-je ? Il est tems que j'y pense.
 Vous connoiffez mon bien , mon talent , ma naissance.
 Dois-je dans la Province établir mon fejour ?
 Prendre emploi dans l'Armée ? ou bien charge à la
 Cour.

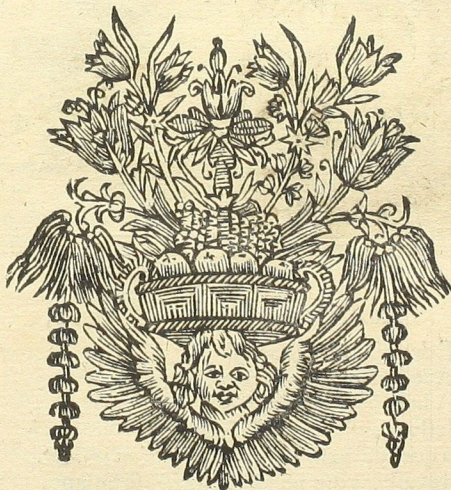
Tout au monde est mêlé d'amertume & de charmes.
 La Guerre a fes douceurs , l'Hymen a fes alarms.
 Si je fuivois mon gout , je faurois où buter ;
 Mais j'ay les miens , la Cour , le peuple à contenter.
 Malherbe là-dessus. Contenter tout le monde:
 Ecoutez ce recit avant que je réponde.
 J'ay lû dans quelque endroit , qu'un Meunier & son fils,
 L'un vieillard , l'autre enfant , non pas des plus petits ,
 Mais garçon de quinze ans , si j'ay bonne memoire ,
 Alloint vendre leur Ane un certain jour de foire.
 Afin qu'il fût plus frais & de meilleur débit ,
 On lui lia les piés , on vous le suspendit ;
 Puis cet Homme & son fils le portent comme un lustre ;
 Pauvres gens , idiots , couple ignorant & rustre.
 Le premier qui les vit de rire s'éclata.
 Quelle farce , dit-il , vont jouer ces gens-là !
 Le plus Ane des trois n'est pas celui qu'on pense.
 Le Meunier à ces mots connoit son ignorance.
 Il met sur pieds sa bête . & la fait détalier.
 L'Ane , qui goutoit fort l'autre façon d'aller ,
 Se plaint en son patois. Le Meunier n'en a cure.
 Il fait monter son fils , il fuit ; & d'aventure.

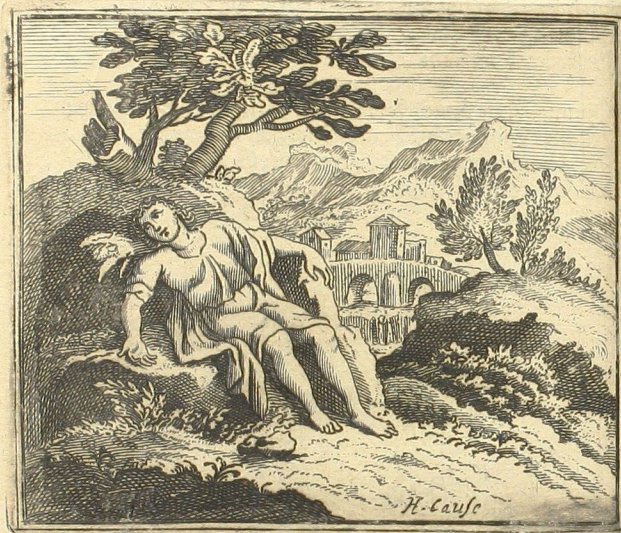
Passent trois bons Marchands. Cet objet leur déplût :
 Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il pût.
 Oh là oh, décendez, que l'on ne vous le dise,
 Jeune homme qui menez Laquais à barbe grise.
 C'étoit à vous de suivre, au veillard de monter.
 Messieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter.
 L'enfant met pied à terre, & puis le veillard monte.
 Quand trois filles passant, l'une dit, C'est grand'honte,
 Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils ;
 Tandis que ce nigaut comme un Evêque assis,
 Fait le veau sur son Ane, & pense être bien sage.
 Il n'est, dit le Meunier, plus de Veaux à mon âge.
 Passez vôtre chemin, la fille, & m'en croyez.
 Après maints quolibets coup sur coup renvoyez.
 L'homme crût avoir tort, & mit son fils en croupe.
 Au bout de trente pas une troisième troupe
 Trouve encore à glofer. L'un dit, ces gens sont fous ;
 Le Baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
 He quoi, charger ainsi cette pauvre Bourrique ?
 N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ;
 Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre sa peau.
 Parbieu, dit le Meunier, est bien fou du cerveau
 Qui pretend contenter tout le monde & son Pere,
 Essayons toutefois, si par quelque maniere
 Nous en viendrons à bout. Ils decendent tous deux.
 L'Ane se prélassant marche seul devant eux.
 Un quidam les rencontre, & dit ; Est-ce la mode,
 Que Baudet aille à l'aïse & Meunier s'incommode ?
 Qui de l'Ane ou du Maître est fait pour se laisser ?
 Je conseille à ces gens de le faire enchasser.
 Ils usent leurs fouliers, & conservent leur Ane ;
 Nicolas au rebours ; car quand il va voir Jeanne
 Il monte sur sa bête, & la chançon le dit.
 Beau trio de Baudets ! le Meunier repartit :
 Je suis Ane, il est vrai, j'en conviens, je l'avouë,

Mais

Mais que dorénavant on me blâme , on me louë ;
Qu'on dise quelque chose , ou qu'on ne dise rien ;
J'en veux faire à ma tête , il le fit , & fit bien.

Quant à vous suivez Mars , ou l'Amour , ou le Prince ;
Allez , venez , courez , demeurez en Province ;
Prenez femme , Abbaye , Emploi , Gouvernement ;
Les gens en parleront , n'en doutez nullement.





II.

Les Membres & l'Estomac.

JE devois par la Royauté
 Avoir commencé mon Ouvrage.
 A la voir d'un certain côté,
 * Messer Gaster en est l'image.
 S'il a quelque besoin tout le corps s'en ressent.
 De travailler pour lui les membres se lassant,
 Chacun d'eux resolut de vivre en Gentilhomme,
 Sans rien faire, alleguant l'exemple de Gaster.
 Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
 Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme :
 * *L'estomac.*

Et

Et pour qui? pour lui seul : nous n'en profitons pas :
 Nôtre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
 Chommons : c'est un métier qu'il veut nous faire ap-
 prendre.

Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
 Le bras d'agir, les jambes de marcher.

Tous dirent à Gaster, qu'il en allât chercher.
 Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.

Bientôt les pauvres gens tomberent en langueur :
 Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur :
 Chaque membre en souffrit : les forces se perdirent.

Par ce moyen les mutins virent,
 Que celui qu'ils croyoient oisif & paresseux
 A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux
 Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale.

Elle reçoit & donne, & la chose est égale.
 Tout travaille pour elle, & reciproquement
 Tout tire d'elle l'aliment.

Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
 Enrichit le Marchand, gage le Magistrat.
 Maintient le Laboureur, donne paye au soldat,
 Distribuë en cent lieux ses graces souveraines,
 Entretient seule tout l'Etat.

Menenius le sçut bien dire.

La commune s'alloit separer du Senat.
 Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'Empire,
 Le pouvoir, les tresors, l'honneur, la dignité,
 Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
 Les tributs, les imposts, les fatigues de guerre.
 Le peuple hors des murs étoit déjà posté.

La plupart s'en alloient chercher une autre terre,
 Quand Menenius leur fit voir.

Qu'ils étoient aux membres semblables ;
 Et par cét Apologue insigne entre les Fables
 Les ramena dans leur devoir.



III.

Le Loup devenu Berger.

UN Loup qui commençoit d'avoir petite part
 Aux Brebis de son voisinage ;
 Crut qu'il faloit s'aider de la peau du Renard ,
 Et faire un nouveau personnage ,
 Il s'abille en Berger , endosse un hoqueton ,
 Fait sa houlette d'un bâton ;
 Sans oublier la Cornemuse.
 Pour pousser jusqu'au bout la ruse ,
 Il auroit volontiers écrit sur son chapeau ,
 C'est moi qui suis Guillot Berger de ce troupeau .
 Sa personne étant ainsi faite ,

Et

Et ses pieds de devant posez sur sa houlette,
Guillot le * Sycophante approche doucement.
Guillot le vrai Guillot étendu sur l'herbette

Dormoit alors profondement.

Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.
La plupart des Brebis dormoient pareillement.

L'hypocrite les laissa faire :

Et pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajoûter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit necessaire.

Mais cela gâta son affaire.

Il ne pût du Pasteur contrefaire les voix.

Le ton dont-il parla fit retentir les bois,

Et découvrit tout le mystere.

Chacun se réveille à ce son,

Les Brebis, le Chien, le Garçon.

Le pauvre Loup dans cét esclandre

Empêché par son hoqueton,

Ne pût ni fuir ni se defendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.

Quiconque est Loup, agisse en Loup.

C'est le plus certain de beaucoup.

* *Trompeur.*





IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roy.

LEs Grenouilles se lassant
 De l'état Democratique,
 Par leurs clameurs firent tant
 Que Jupin les soumit au pouvoir Monarchique.
 Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique :
 Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
 Que la gent marécageuse,
 Gent fort sotte & fort peureuse,
 S'alla cacher sous les eaux,
 Dans les joncs, dans les roseaux,
 Dans les trous du marécage,

Sans

Sans ofer de long-tems regarder au visage
 Celui qu'elles croyoient être un geant nouveau ;
 Or c'étoit un soliveau ,
 De qui la gravité fit peur à la premiere ,
 Qui de le voir s'avanturant
 Osa bien quitter sa taniere.
 Elle approcha , mais en tremblant.
 Une autre la suivit , une autre en fit autant ,
 Il en vint une fourmilliere ;
 Et leur troupe à la fin se rendit familiere.
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.
 Le bon Sire le souffre , & se tient toujours coi.
 Jupin en a bientôt la cervelle rompuë.
 Donnez-nous , dit ce peuple , un Roi qui se remue.
 Le Monarque des Dieux leur envoie une Gruë ,
 Qui les croque , qui les tuë ,
 Qui les gobe à son plaisir ;
 Et Grenoüilles de se plaindre ;
 Et Jupin de leur dire : Et quoi , vôtre desir
 A ces Loix croit-il nous astringre ?
 Vous avez deü premierement
 Garder vôtre Gouvernement :
 Mais ne l'ayant pas fait , il vous devoit suffire
 Que vôtre premier Roi fut debonnaire & doux :
 De celui-ci contentez-vous ,
 De peur d'en rencontrer un pire.





V.

Le Renard & le Bouc.

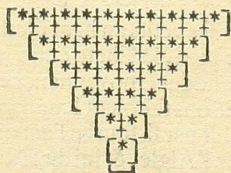
Capitaine Renard alloit de compagnie
 Avec son ami Bouc des plus haut encornez.
 Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez.
 L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
 La soif lès obligea de descendre en un puis.

La chacun d'eux se desfaltere.

Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
 Le Renard dit au Bouc : Que ferons-nous compere ?
 Ce n'est pas tout de boire ; il faut sortir d'ici.
 Leve tes piés en haut , & tes cornes aussi :
 Mets-les contre le mur. Le Long de ton eschine

Je

Je grimperai premièrement ;
 Puis sur tes cornes m'élevant ,
 A l'aide de cette machine
 De ce lieu-ci je sortiray ,
 Après quoi j'en tireray .
 Par ma barbe , dit l'autre , il est bon , & je louë
 Les gens bien sensez comme toi .
 Je n'aurois jamais quant à moi
 Trouvé ce secret , je l'avouë .
 Le Renard sort du puis , laisse son compagnon ,
 Et vous luy fait un beau sermon
 Pour l'exhorter à patience .
 Si le Ciel t'eut , dit-il , donné par excellence .
 Autant de jugement que de barbe au menton ,
 Tu n'aurois pas à la legere
 Décendu dans ce puis . Or adieu , j'en suis hors :
 Tâche de t'en tirer , & fais tous tes efforts :
 Car pour moy j'ay certaine affaire ,
 Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin .
 En toute chose il faut considerer la fin .



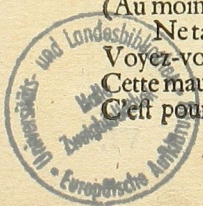


VI.

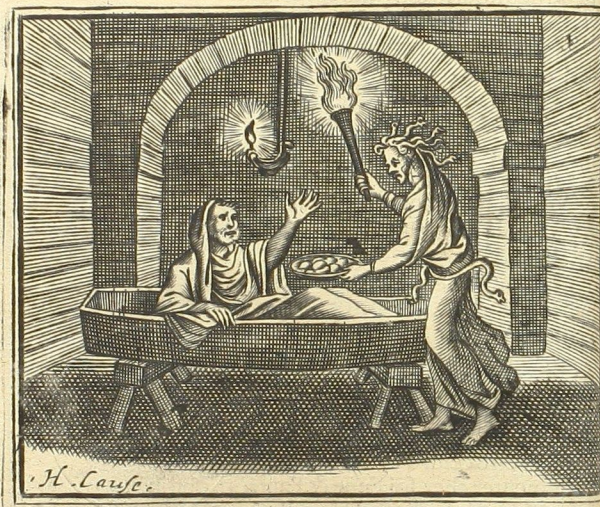
L'Aigle, la Laye, & la Chate.

L'Aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux,
 La Laye au pied, la Chate entre les deux :
 Et sans s'incommoder, moyennant ce partage
 Meres & nourrissons faisoient leur tripotage.
 La Chate détruisit par sa fourbe l'accord.
 Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit : Nôtre mort,
 (Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux meres)
 Ne tardera possible gueres.

Voyez-vous à nos piés fouir incessamment
 Cette maudite Laye, & creuser une mine ?
 C'est pour dérachiner le chene assurement,



Et de nos nourrifsons attirer la ruine,
 L'arbre tombant ils seront devorez :
 Qu'ils s'en tiennent pour affûrez.
 S'il m'en restoit un seul j'adoucirois ma plainte.
 Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte ,
 La perfide déçend tout droit
 A l'endroit
 Où la Laye étoit en gésine.
 Ma bonne amie & ma voisine ,
 Lui dit-elle tout bas je vous donne un avis.
 L'Aigle , si vous sortez fendra sur vos petis :
 Obligez-moi de n'en rien dire.
 Son courroux tomberoit sur moi,
 Dans cette autre famille ayant semé l'effroi ,
 La Chate en son trou se retire.
 L'Aigle n'ose sortir , ni pourvoir aux besoins
 De ses petis : La Laye encore moins :
 Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
 Ce doit être celui d'éviter la famine.
 A demeurer chez soi l'une & l'autres s'obstine ;
 Pour secourir les siens dedans l'ocasion :
 L'Oiseau royal en cas de mine ,
 La Laye en cas d'irruption.
 La faim détruit tout : il ne resta personne
 De la gent Marcaffine , & de la gent Aiglonne ,
 Qui n'allât de vie à trépas ;
 Grand renfort pour messieurs les Chats.
 Que ne fait point ourdir une langue traitresse
 Par sa pernicieuse adresse ?
 Des mal-heurs qui sont sortis
 De la boîte de Pandore ,
 Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
 C'est la fourbe à mon avis.



VII.

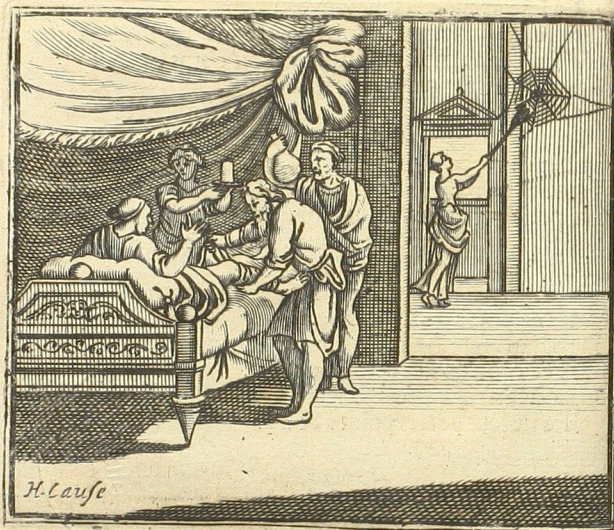
L'Yvrogne & sa femme.

CHacun a son defaut où toujours il revient ;
 Honte ni peur n'y remedie.
 Sur ce propos d'un conte il me souvient :
 Je ne dis rien que je n'appuye
 De quelque exemple. Un suppot de Bacchus
 Alteroit sa fanté , son esprit & sa bourse.
 Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
 Qu'ils sont au bout de leurs écus.
 Un jour que celui-ci plein du jus de la treille ,
 Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille ,
 Sa femme l'enforma dans un certain tombeau.

La

La les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loisir. A son réveil il treuve
L'attrail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh ! dit-il, qu'est ceci ? ma femme est-elle veuve ?
Là-dessus son Epouse en habit d'Alecton,
Masquée, & de sa voix contre-faisant le ton,
Vient au prétendu mort ; approche de sa biere ;
Lui presente un chaudreau propre pour Lucifer.
L'Epoux alors ne doute en aucune maniere
Qu'il ne soit citoien d'enfer.
Quelle personne es-tu ? dit-il à ce phantome.
La celeriere du Royaume.
De Satan, reprit-elle ; & je porte à manger
A ceux qu'enclot la tombe noire.
Le Mari repart sans songer ?
Tu ne leur portes point à boire ?





H. Lause

VIII.

La Goutte & l'Araignée.

QUand l'Enfer eut produit la Goutte & l'Araignée
 Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous venter,
 D'être pour l'humaine lignée
 Egalement à redouter.

Or avifons aux lieux qu'il vous faut habiter,
 Voyez-vous ces cafés étretes,
 Et ces Palais si grands, si beaux, si bien dorez ?
 Je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Tenez donc, voici deux buchetes :
 Accommodez vous, ou tirez.

Il n'est rien, dit l'Aragne, aux cafés qui me plaifent.

L'autre

L'autre tout au rebours voyant les Palais pleins

De ces gens nommez Medecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.

Elle prend l'autre lot ; y plante le piquet ;
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme ,
Disant , Je ne crois pas qu'en ce poste je chomme ,
Ni que d'en déloger , & faire mon paquet

Jamais Hipocrate me somme.

L'Aragne cependant se campe en un lambris ,
Comme si de ces lieux elle eut fait bail à vie ;
Travaille à demeurer : voila sa toile ourdie ;

Voila des mouchérons de pris.

Une servante vient balayer tout l'ouvrage.

Autre toile tissüë ; autre coup de balai.

Le pauvre Bestion tous les jours déménage.

Enfin après un vain essai

Il va trouver la Goute. Elle étoit en campagne ,
Plus mal-heureuse mille fois.

Que la plus mal-heureuse Aragne.

Son hôte la menoit tantôt fendre du bois ,
Tantôt fouïr , hoïer. Goute bien tracassée.

Est , dit-on , à demi pansée.

O , je ne sçauois plus , dit-elle , y resister.

Changeons ma sœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter.

Elle la prend au mot , se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.

La Goute d'autre part va tout droit se loger

Chez un Prelat qu'elle condamne

A jamais du lit ne bouger.

Cataplafnes, Dieu sçait. Les gens n'ont point de honte

De faire aller le mal toujours de pis en pis.

L'une & l'autre trouva de la sorte son conte ;

Et fit tres-sagement de changer de logis.



IX.

Le Loup & la Cicogne.

L Es Loups mangent gloutonnement.
 Un Loup donc étant de frairie,
 Se pressa dit-on tellement,
 Qu'il en pensa perdre la vie.
 Un os luy demeura bien avant au gosier.
 De bonheur pour ce Loup qui ne pouvoit crier,
 Prés de là passe une Cicogne.
 Il luy fait signe, elle accourt.
 Voilà l'Operatrice aussi-tôt en besogne.
 Elle retira l'os; puis pour un si bon tour
 Elle demanda son salaire.

Vôtre salaire, dit le Loup :
Vous riez ma bonne commere
Quoi, ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré vôtre cou ?
Allez, vous êtes une ingrata ;
Ne tombez jamais sous ma pate.



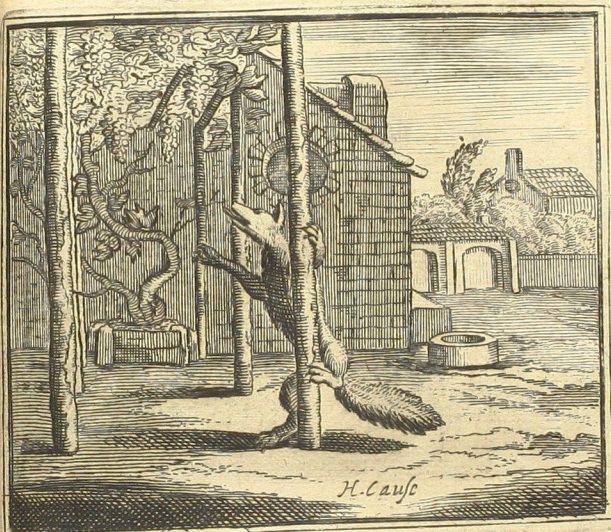


X.

Le Lion abatu par l'homme.

ON exposoit une peinture,
 Où l'artisan avoit tracé.
 Un Lion d'immense stature
 Par un seul homme terracé.
 Les regardans en tiroient gloire.
 Un Lion en passant rabatit leur caquet,
 Je vois bien, dit-il, qu'en effet
 On vous donne ici la victoire :
 Mais l'ouvrier vous a deçus,
 Il avoit liberté de feindre.
 Avec plus de raison nous aurions le dessus,
 Si mes confreres savoient peindre.

XL.

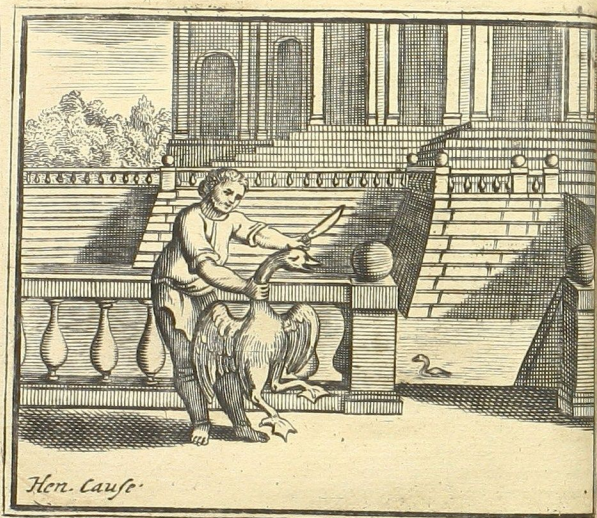


XI.

Le Renard & les Raisins.

Certain Renard Gascon, d'autres disent Normant,
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
 Des raisins murs apparemment,
 Et couverts d'une peau vermeille.
 Le galant en eut fait volontiers un repas.
 Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
 Ils sont trop verts, dit-il, & bons pour des goujas;
 Fit-il pas mieux que de se plaindre?

XII.



XII.

Le Cigne & le Cuisinier.

DAns une ménagerie
 De volatiles remplie
 Vivoient le Cigne & l'Oïson :
 Celui-là destiné pour les regards du maître ,
 Celuy-ci pour son gout, l'un qui se piquoit d'être.
 Commensal du Jardin ; l'autre de la maison.
 Des fossez du Chateau faisant leurs galleries ,
 Tantôt on les eut veus côte à côte nager ,
 Tantôt courir sur l'onde , & tantôt se plonger ,
 Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
 Un jour le Cuisinier ayant trop beu d'un coup

Prit

LIVRE III.

III

Prit pour Oïson le Cigne ; & le tenant au cou ,
Il alloit l'égorgé , puis le mettre en potage.
L'oïseau prêt à mourir se plaint en son ramage.

Le Cuisinier fut fort surpris ,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris ,
Quoi ? je mettrois , dit-il , un tel chanteur en soupe ?
Non , non , ne plaïse aux Dieux que jamais ma main
coupe

La gorge à qui s'en sert si bien
Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.



XIII.



XIII.

Les Loups & les Brebis.

A Prés mille ans & plus de guerre déclarée,
 Les Loups firent la paix avecque les Brebis.
 C'étoit apparemment le bien des deux partis:
 Car si les Loups mangeoient mainte bête égarée,
 Les Bergers de leur peau se faisoient maints habits.
 Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
 Ni d'autre part pour les carnages.
 Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
 La paix se conclut donc ; on donne des otages ;
 Les Loups leurs Louvetaux, & les Brebis leurs
 Chiens.

L'6

L'Echange en étant fait aux formes ordinaires,

Et réglé par des Commissaires,

Au bout de quelque-tems que Messieurs les Louvats

Se virent Loups parfaits & friands de tuèrie ;

Il vous prennent le tems que dans la Bergerie

Messieurs les Bergers n'étoient pas :

Etranglent la moitié des Agneaux les plus gras ;

Les emportent aux dents ; dans les bois se retirent.

Ils avoient averti leurs gens secretement.

Les Chiens , qui sur leur foi reposoient seurement ,

Furent étranglé en dormant.

Cela fut si-tôt fait qu'à peine ils le sentirent.

Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échapa.

Nous pouvons conclure de là

Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle

La paix est fort bonne de foi :

J'en conviens , mais dequoi sert-elle

Avec des ennemis sans foi ?

**

*



XIV.

Le Lion devenu vieux.

L E Lion terreur des forêts,
 Chargé d'ans & pleurant son antique prouïesse,
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets
 Devenus forts par sa foiblesse.
 Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pié,
 Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne,
 Le mal-heureux Lion languissant, triste & morne ;
 Peut à peine rugir par l'âge estropié.
 Il attend son destin sans faire aucunes plaintes ;
 Quand voyant l'Ane même à son antre accourir,
 Ah c'est trop, lui dit-il, je voulois bien mourir ;
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

XV.



XV.

Philomele & Progné.

A Utrefois Progné l'hirondelle
 De sa demeure s'écarta ;
 Et loin des Villes s'emporta
 Dans un bois où chantoit la pauvre Philomele.
 Ma sœur , lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
 Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vûë :
 Je ne me souviens point que vous soyez venuë
 Depuis le tems de Thrace habiter parmi nous.
 Dites-moi , que pensez-vous faire ?
 Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
 Ah ! reprit Philomele , en est-il de plus doux ?

H 2

Pro-

116 FABLES CHOISIES.

Progné luy repartit ; Et quoi , cette musique
Pour ne chanter qu'aux animaux ?
Tout au plus à quelque rustique ?
Le desert est-il fait pour des talens si beaux ?
Venez faire aux citez éclater leurs merveilles.
Aussi bien en voyant les bois ,
Sans cesse il vous souvient que Terée autrefois
Parmi des demeures pareilles ,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage ,
Qui fait , reprit sa sœur , que je ne vous suis pas.
En voiant les hommes , hélas !
Il m'en souvient bien davantage.





XVI.

La femme noyée.

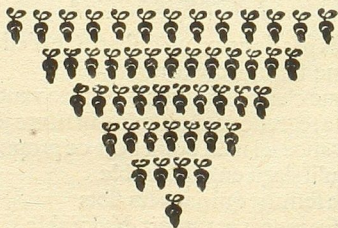
JE ne suis pas de ceux qui disent, Ce n'est rien ;
 C'est une femme qui se noye.
 Je dis que c'est beaucoup ; & ce sexe vaut bien
 Que nous le regretions, puisqu'il fait nôtre joye.
 Ce que j'avance ici n'est point hors de propos ;
 Puisqu'il s'agit en cette Fable
 D'une femme qui dans les flots
 Avoit fini ses jours par un fort déplorable,
 Son époux en cherchoit le corps,
 Pour luy rendre en cette aventure
 Les honneurs de la sepulture.

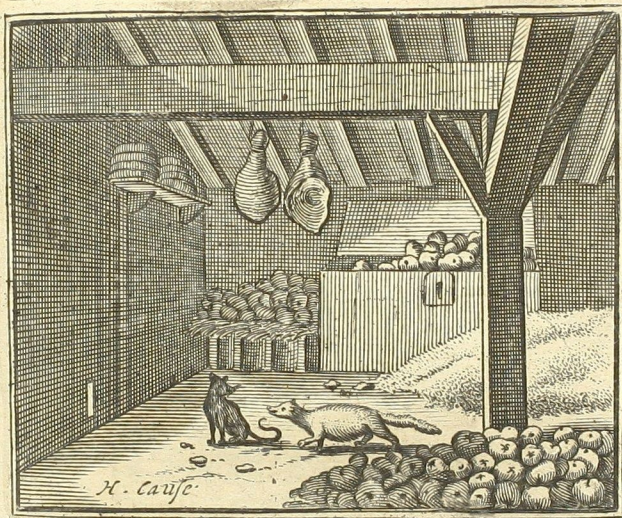
H 3

H

118 FABLES CHOISIES.

Il arriva que sur les bords
 Du fleuve auteur de sa disgrâce
 Des gens se promenoient ignorans l'accident.
 Ce mari donc leur demandant.
 S'ils n'avoient de sa femme apperceu nulle trace.
 Nulle, reprit l'un d'eux, mais cherchez la plus bas ;
 Suivez le fil de la riviere.
 Un autre reparti : Non, ne le suivez pas ;
 Rebroussez plutôt en arriere.
 Quelle que soit la pente & l'inclination
 Dont l'eau par sa course l'emporte,
 L'esprit de contradiction
 L'aura fait floter d'autre sorte.
 Cét homme se railloit assez hors de saison.
 Quant à l'humeur contredifante,
 Je ne sai s'il avoit raison.
 Mais que cette humeur soit ou non
 Le défaut du sexe & sa pente ;
 Quiconque avec elle naîtra,
 Sans faute avec elle mourra,
 Et jusqu'au bout contredira,
 Et, s'il peut, encor par de là





XVII.

La Belette entrée dans un Grenier.

DAmoiselle Belette au corps long & floïet,
Entra dans un Grenier par un trou fort étroit.

Elle sortoit de maladie.

Là vivant à discretion,

La galande fit chere lie,

Mangea, rongea ; Dieu fait la vie,

Et le lard qui perit en cette occasion.

La voila pour conclusion

Grasse, mafluë, & rebondie.

Au bout de la semaine ayant dîné son sou,

Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,

H 4

Nc

Ne peut plus repasser, & croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit, me voilà bien surprise;
J'ay passé par ici depuis cinq ou six jours.

Un Rat qui la voioit en peine
Lui dit, Vous aviez lors la panse un peu moins pleine
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis-là, l'on le dit à bien d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.





XVIII.

Le Chat & un vieux Rat.

J'ay leu chez un conteur de Fables
 Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des
 Chats,
 L'Attila, le fleau des Rats,
 Rendoit ces derniers miserables.
 J'ay leu, dis-je, en certain auteur,
 Que ce Chat exterminateur,
 Vrai Cerbere, étoit craint une lieuë à la ronde;
 Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.
 Les planches qu'on suspend sur un leger appui,
 La mort aux Rats, les Souricieres,

H 5

N'é-

122 FABLES CHOISIES.

N'étoient que jeux au prix de lui.
 Comme il voit que dans leurs tanieres
 Les Souris étoient prisonnières ;
 Qu'elles n'osoient sortir ; qu'il avoit beau chercher ;
 Le ganant fait le mort ; & du haut d'un plancher
 Se pend la tête en bas. La bête scelerate
 A de certains cordons se tenoit par la pate.
 Le peuple des Souris croit que c'est châtement ;
 Qu'il a fait un larcin de rot ou de fromage.
 Egratigné quelqu'un causé quelque dommage ;
 Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.

Toutes , dis-je , unanimement
 Se promettent de rire à son enterrement ;
 Mettent le nez à l'air , montrent un peu la tête ;
 Puis rentrent dans leurs nids à rats ;
 Puis ressortant font quatre pas ;
 Puis enfin se mettent en quête.
 Mais voici bien une autre fête.

Le pendu ressuscite ; & sur ses pieds tombant
 Attrape les plus paresseuses.
 Nous en savons plus d'un , dit-il en les gobant :
 C'est tour de veille guerre ; & vos cavernes creuses
 Ne vous sauveront pas ; je vous en avertis ;
 Vous viendrez toutes au logis.

Il prophetizoit vrai , nôtre maître Mitis
 Pour la seconde fois les trompe & les affine ;
 Blanchit sa robe , & s'enfarine ;
 Et de la sorte déguisé

Se niche & se blotit dans une huche ouverte :
 Ce fut à luy bien avisé ;

La gent trote menu s'en vient chercher sa perte.
 Un Rat sans plus s'abstient d'aller flairer au tour.
 C'étoit un vieux routier : il favoit plus d'un tour ;
 Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
 Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille ,

LIVRE III.

123

S'écria-t-il de loin au General des Chats.
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine ;
Car quand tu serois sac je n'approcherois pas.
C'étoit bien dit à luy ; j'approuve sa prudence
Il étoit expérimenté ;
Et savoit que la méfiance.
Est mere de la feureté.

F I N.



T A-

TABLE DES FABLES

Contenuës dans cette premiere Partie.

A

L	<i>'Aigle & l'Escarbot ,</i>	61
	<i>L'Aigle , la Laye & la Chate ,</i>	100
	<i>L'Asne chargé d'Eponges , & l'Asne chargé de Sel ,</i>	66
	<i>L'Astrologue qui se laisse tomber dans un Puis ,</i>	70

B

L	<i>LA Belette qui est entrée dans un Grenier ,</i>	119
	<i>La Beface ,</i>	15

C

L	<i>LA Chauvesouris & les deux Belettes ,</i>	56
	<i>La Chate met amorphosée en femme ,</i>	80
	<i>Le Chat & un vieux Rat ,</i>	121
	<i>Le Chesne & le Roseau ,</i>	45
	<i>Le Cigne & le Cuisinier .</i>	110
	<i>Le Lion & le Rat ,</i>	68
	<i>La Colombe & la Fourmi ,</i>	ibid.
	<i>Conseil tenu par les Rats ,</i>	50
	<i>Contre ceux qui ont le gout difficile ,</i>	47
	<i>Le Coq & le Renard ,</i>	74
	<i>Le Coq & la Perle ,</i>	42
	<i>Le Corbeau voulant imiter l'Aigle ,</i>	76
	<i>Le Corbeau & le Renard ,</i>	5
	<i>Le</i>	Le

T A B L E

D

L E Dragon à plusieurs testes, & le Dragon à plusieurs queuez, 26

E

L 'Enfant & le Maître d'Escole, 40

F

L A Femme noyée, 117

La Cigale & la Fourmi, 3

Les Frelons & les Mouches à miel, 43

G

L A Genisse, la Chevre & la Brebis, en société, avec le Lion, 13

La Goute & l'Araignée, 104

La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf, 7

Les Grenouilles qui demandent un Roy, 96

H

L 'Hirondelle & les petits Oiseaux, 17

L'Homme & son Image, 24

L'Homme entre deux âges & ses deux Maîtresses, 36

I

L 'Ivrogne & sa femme, 102

L

L A Lice & sa compagne, 59

Le Lievre & les Grenouilles, 72

Le Lion & l'Asne chassans, 82

Le Lion & le Moucheron, 64

Le Lion devenu vieux, 114

Le Lion abatu par l'homme, 108

Le

DES FABLES.

<i>Le Loup & la Cicogne ,</i>	106
<i>Le Loup & le Chien.</i>	11
<i>Les Loups & les Brebis ,</i>	112
<i>Le Loup plaidant contre le Renard par devant le Singe ,</i>	52
<i>Le Loup & l'Agneau ,</i>	22
<i>Le Loup devenu Berger ,</i>	94
M	
L <i>Es Membres & l'estomach ,</i>	92
<i>Le Meusnier , son fils & l'Asne.</i>	88
<i>La Mort & le mal-heureux ,</i>	33
<i>La Mort & le Bucheron ,</i>	ibid.
<i>Les deux Mulets ,</i>	9
O	
L <i>'Oiseau blessé d'une fleche ,</i>	58
P	
L <i>E Pan se plaignant à Junon ,</i>	78
<i>Philomele & Progné ,</i>	115
R	
L <i>E Rat de Ville & le Rat des Champs ,</i>	20
<i>Le Renard & la Cicogne ,</i>	38
<i>Le Renard & le Bouc ,</i>	98
<i>Le Renard & les Raisins</i>	109
S	
S <i>Imonide préservé par les Dieux ,</i>	30
T	
L <i>Es deux Taureaux & une Grenouille ,</i>	54
<i>Testament expliqué par Esope ,</i>	84
Fin de la Table de la I. Partie.	

S' 2802 (1/2)

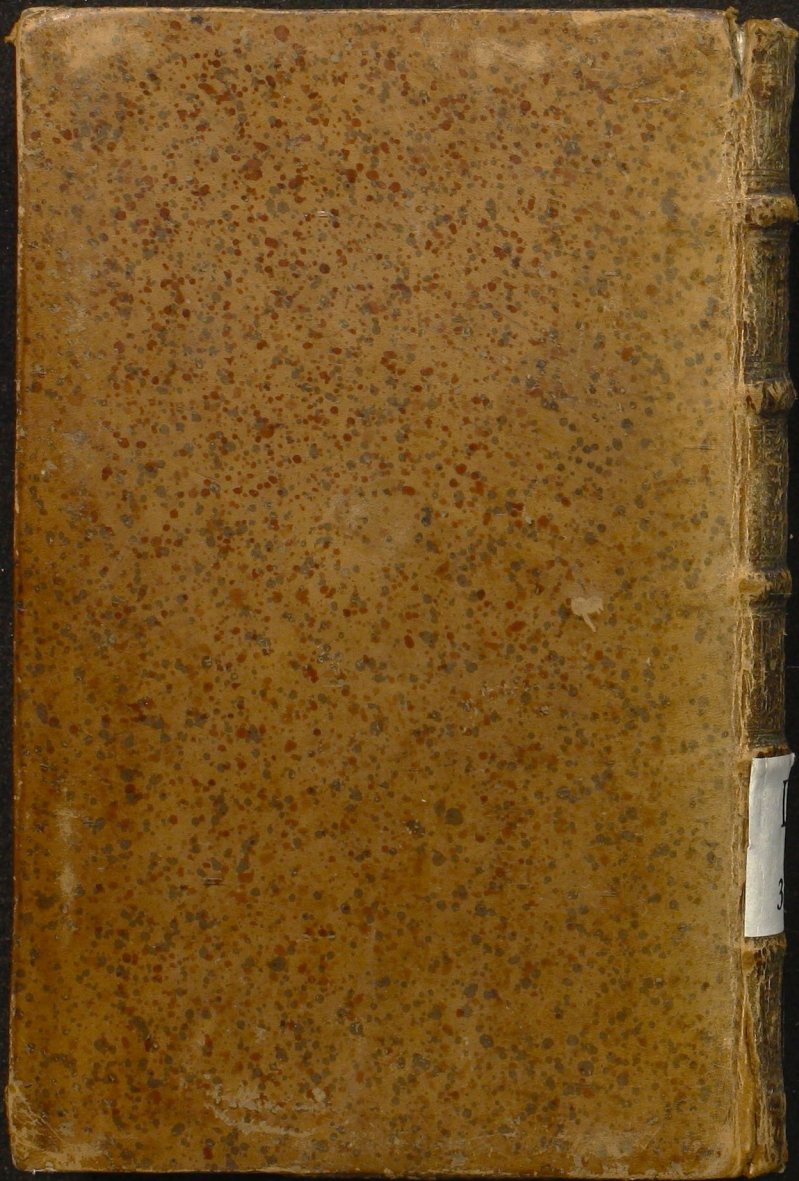
AB-S' 2802

8 (1/2)

X2P29239

DE 385A

(1/2)





FABLES CHOISIES.

MISES EN VERS
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE,

*Et par luy reveües, corrigées &
augmentées de nouveau.*

PREMIERE PARTIE.



Suivant la Copie imprimé à Paris, & se vendent
A ANVERS,
Chez la Venve de BARTHELEMY FOP-
PENS, au Marché aux Oeufs,
aux trois Moines.

M. DC. LXXXIX.

